

L'EUROPE



PAIX

PAR

JEAN VUILLEUMIER

1917

Bureau des "Signes des Temps"

280 RUE VILLENEUVE OUEST

MONTREAL.

D644

V83

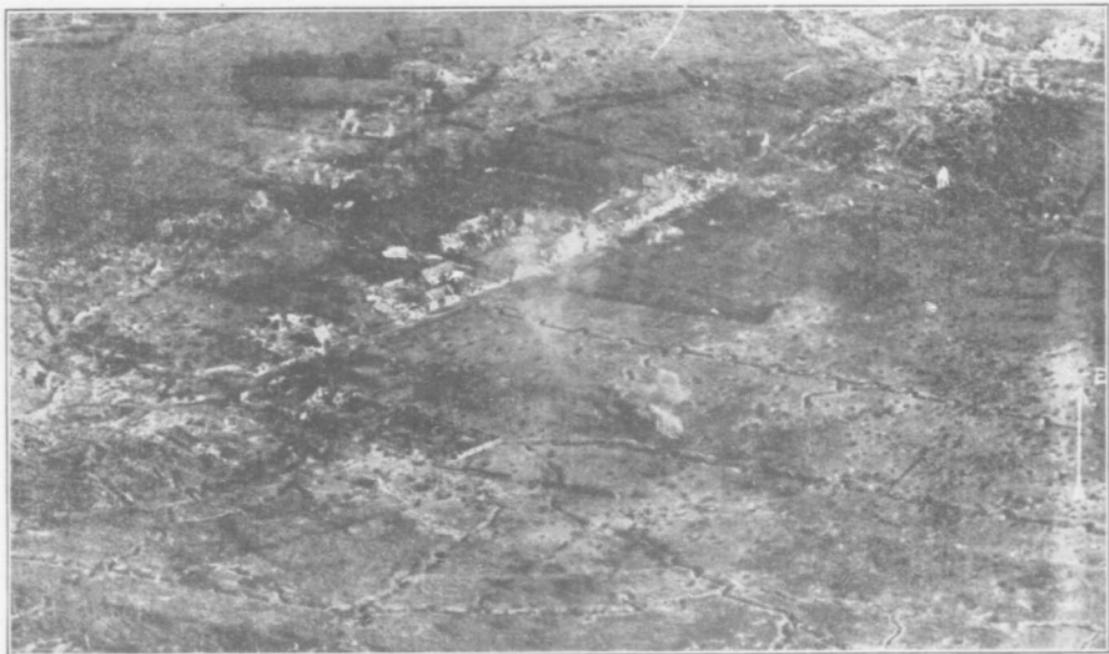
1917

xxx

(12)

6.00
m

*L'Europe, le Monde
et la Paix*



RÉGION DÉSOLÉE PHOTOGRAPHIÉE PAR UN AVIATEUR
VOYEZ LES TRANCHÉES, LES VILLAGES INCENDIÉS ET LES CRATÈRES FORMÉS PAR LES OBUS

CHAPITRE PREMIER

Un rêve à Berlin, en janvier 1914

Au palais royal à Berlin.

En janvier 1914.

Seul dans son luxueux et vaste cabinet de travail, l'empereur réfléchit. Sombre, une expression farouche sur les traits, la carte de l'Europe devant lui, il frappe du poing sur le bras de son fauteuil :

“A tout prix, il nous faut maintenir l'hégémonie allemande en Europe ! dit-il sourdement. Elle semble nous échapper : eh bien ! il faut la ressaisir... Tanger, Agadir, ah !... Algésiras, la guerre des Balkans, le traité de Londres, hum !... il faut reviser tout cela... La France est décadente... La Russie, l'Angleterre, bah !... Mon armée est invincible... Flamberge au vent !... *Deutschland uber alles !*”

Le visage de Guillaume II prend subitement une expression douloureuse. D'une voix plus faible, presque rauque, il continue son soliloque :

“Ce sera une mêlée épouvantable... Pauvre Allemagne ! que de ruines, que de sang, que de deuils !... Faut-il en arriver là pour conserver un empire ?... Quel malheur d'être né sur un trône !... Que dira la postérité ?... On saura peut-être un jour que je n'ai pas voulu cela, que j'ai subi la logique inexorable des faits... que le socialisme insolent sapait la base du trône... L'industrialisme bête

et effréné a fait de nous un pays d'usines et un peuple de commis-voyageurs... Des débouchés, toujours des débouchés, sinon la famine, la révolution!... Et puis ce stupide militarisme qui me tient à la gorge, qui ronge et corrompt les fibres les plus pures de la patrie! Oh! qui nous rendra l'Allemagne de Goethe et de Schiller, celle qu'admiraient M^{me} de Stael, Michelet, Taine, Victor Hugo?"

Ici un gros soupir souleva la poitrine du Kaiser, qui resta longtemps rêveur, et finit par s'assoupir.

Soudain, il vit devant lui un mystérieux vieillard qui lui parla en ces termes:

"Empereur des Teutons, permets-moi d'approuver les paroles que tu viens de prononcer contre le militarisme. Ces sentiments ne te sont pas habituels. Tu as été élevé en guerrier, tu es donc quelque peu excusable; mais je viens te donner quelques conseils sur les moyens de débarrasser ton peuple de cette plaie mortelle, et de prévenir ainsi les malheurs inouïs qui le menacent.

— Malheurs inouïs! Que voulez-vous dire, monsieur l'inconnu?

— L'Europe en feu et baignée de sang, l'Allemagne ruinée et démembrée; des millions de ses enfants tués et mutilés; et les pays voisins, ravagés par tes armées, décimés par la guerre, te vouant toi et ton peuple à l'exécration de l'univers! Est-ce là ce qu'on pouvait attendre d'une nation qui se dit civilisée et chrétienne, d'un empereur qui se dit disciple du Christ? Comment te présenteras-tu, à ta dernière heure, devant le Juge du ciel et de la terre? Comment oseras-tu lever les yeux sur le doux Crucifié, sur Celui qui a versé son sang pour



SA MAJESTÉ BRITANNIQUE, GEORGES V

expier les péchés des hommes et pour établir sur la terre le règne de la paix et de l'amour ?

— Vieillard, qui que vous soyez, laissez-moi vous dire que je repousse de toutes mes forces cette responsabilité que vous voulez accumuler sur ma tête. Je suis l'empereur, c'est vrai ! Mais est-ce moi qui ai pétri la mentalité de soixante millions d'habitants ? Est-ce moi qui inspire les six millions de professeurs, de prédicateurs, d'instituteurs et d'écrivains de tout étage qui façonnent la pensée allemande et lui insufflent l'amour de la guerre ? Suis-je donc responsable de l'atmosphère militaire qui entourait mon berceau, que je n'ai cessé de respirer depuis, et qui m'étouffe aujourd'hui ?

— Non, mais tu es responsable de la part que tu y prends, de la sanction que tu lui donnes ; tu es responsable de tout ce que tu laisses faire, de tout ce que tu encourages par tes actes, par tes paroles et par ton autorité.

— A supposer que je voulusse me désolidariser d'avec le militarisme prussien, serait-ce une chose possible, cela aurait-il un effet quelconque sur la marche des affaires ?

— Tu aurais fait ton devoir, quelles qu'en fussent les conséquences. Nous sommes appelés à faire notre devoir et non pas à réussir.

— On me prendra pour fou et on me traitera en conséquence.

— Quel Dieu adores-tu : la foule ou Celui qui dirige l'univers ?

— C'est entendu : j'annonce à mes ministres, au Reichstag, à la nation toute entière que nous allons désarmer ; que du moins, pour ce qui me concerne

personnellement, je renonce à la guerre, aux armements, à ma couronne. Qu'arrivera-t-il ? On me demande d'abdiquer, le Prince héritier monte sur le trône, et le tour est joué.

— Tu ne sais pas ce que Dieu peut faire par ton exemple. L'exemple d'un empereur va loin ; Dieu vit et règne. Et si tu ne réussis pas à arracher l'Allemagne actuelle au militarisme, tu seras certain d'appartenir à l'Allemagne de l'avenir, au règne du "Prince de la Paix." "Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il a, dit Jésus, ne peut être mon disciple."

— J'ai entendu tout cela ; je l'ai souvent lu dans l'Evangile. Mais revenons au désarmement. Si l'Allemagne entrait dans cette voie, nos voisins se jetteraient sur nous, et l'empire allemand serait piétiné et démembré. Voilà qui est d'une certitude mathématique.

— Encore ici, fils de Frédéric III, tu comptes sans la puissance de Celui qui gouverne l'univers. L'exemple du bien est aussi contagieux que l'exemple du mal. Il est très improbable que les ennemis de l'Allemagne se jetassent sur elle après que celle-ci aurait tout fait pour se les concilier, pour apaiser leurs haines et leurs ressentiments.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Je veux dire, après que l'Allemagne aurait rendu le Schlesswig-Holstein au Danemark et l'Alsace-Lorraine à la France, après...

— Jamais, entendez-vous ? vieillard, jamais l'Allemagne ne fera cela !

— Il n'est pas question de l'Allemagne ici, il est question de l'empereur des Allemands. Es-tu décidé à faire ton possible pour sauver tes peuples par une

réparation pacifique, spontanée et chrétienne, plutôt que de les exposer à un démembrement forcé et à la ruine ?

— A la ruine ! Qu'est-ce que vous dites-là, monsieur ? Nous serons vainqueurs ; nous obtiendrons notre place au soleil et nos franchises coudées en Europe et dans le monde ; nous aurons des colonies, nous aussi. Nous aurons la Mésopotamie et le chemin de fer de Berlin à Babylone. C'est précisément pour sauver notre peuple de la famine en assurant à l'industrie allemande des débouchés, et à son trop plein des colonies, que nous ferons la guerre. Sachez-le, ce n'est pas une guerre de conquêtes que nous allons faire ; c'est un *Hunger's Krieg*.

— Et tu penses être vainqueur ?

— J'en suis certain comme d'un axiome.

— Vainqueur, peut-être, mais ruiné, après avoir perdu de dix à douze millions d'hommes. La victoire au dehors, peut-être, mais le deuil, la famine et l'anarchie au dedans. As-tu jamais sérieusement songé, empereur des Allemands, à ce que sera cette mêlée européenne : une guerre épouvantable, atroce, qui secouera le monde d'un hémisphère à l'autre ; une tuerie sans nom qui ramènera notre civilisation aux pires époques de barbarie ?

— Oui, j'y ai songé quelques fois, et j'en ai frêmi d'horreur. Laissons ça, j'en ai le cauchemar. Mais que faire alors de notre splendide outillage militaire et de notre flotte de guerre, de nos chantiers et de nos usines ? C'est une fortune colossale qui est engloutie là-dedans.

— Comment ! tu oses parler d'économiser de l'argent quand il s'agit d'épargner des millions d'exis-



Photo, Underwood & Underwood, N. Y.

LE MARÉCHAL JOFFRE, "LE PLUS GRAND DES POILUS"

tences ? de sauver des monstres d'acier quand il est question de tarir une mer de sang humain ? Tu oublies que ces engins de destruction se retourneront contre tes villes, tes villages, tes fabriques et tes enfants, et que la seule fortune d'un pays ce sont ses enfants, sa vie, son bonheur, sa liberté, son industrie, son agriculture, tandis que la guerre — tôt ou tard — produit la pauvreté, la misère, la désolation. Et c'est là que marche l'Europe avec son militarisme. Ces flottes, ces équipements, ces canons, ces avions militaires et ces sous-marins, tout cela serait infiniment mieux au fond de la mer.

— Et les ouvriers nombreux occupés par les chantiers et les usines, et messieurs les armateurs et fondeurs de canons, mes amis Krupp et compagnie, et nos armées permanentes : que deviendra tout ce monde ?

— Il sera plus facile et moins cher de les dédommager durant dix ou vingt ans que de faire la guerre durant deux ou trois ans, à raison de trente milliards durant une seule année. A part cela, le budget de la guerre, devenu le budget de la Paix, servira . . .

— Servira . . .

— . . . à acheter, de gré à gré, des colonies en Asie, en Afrique, en Amérique, où cela vous plaira ; puis à les enrichir de canaux, de chemins de fer, de routes, d'écoles, d'hôpitaux, de fermes à bon marché, de "garden-cities." Vous pourrez offrir aux populations des villes, qui s'anémient et s'étiolent dans les manufactures, de véritables petits paradis tout meublés et outillés, où il n'y aura qu'à s'installer et à se mettre à l'ouvrage. Juge, opulent monarque, de la satisfaction avec laquelle des millions de pauvres pères de

famille échangeaient la vie des usines et des ateliers avec celle du grand air et du gai soleil ! Songe au bonheur des mères et des enfants à la pensée de sortir de logis étroits et obscurs pour vivre à la campagne, et d'échapper ainsi aux trois quarts des maladies qui enlèvent les générations naissantes ! Imagine, si tu peux, le bonheur qui viendra alors s'asseoir au foyer des prolétaires, ceux-là même auxquels notre Seigneur est venu annoncer la Bonne Nouvelle, et auxquels ce devrait être le plus grand souci des rois et des gouvernements de rendre la vie plus facile !

“Tu serais béni de ton peuple, ô descendant des Hohenzollern ; ton nom resterait gravé dans les cœurs de la postérité comme celui du plus grand bienfaiteur de la patrie et de l'humanité. Mieux encore, tu aurais la conscience en paix et le cœur joyeux, non seulement par le sentiment du devoir accompli, mais encore par les spectacles d'un empire florissant et heureux, arraché, par un acte héroïque, aux perspectives d'une désolation sans pareille dans l'histoire...”

L'inconnu avait à peine terminé ces mots qu'il disparut comme il était entré. Au même instant l'empereur s'éveilla. Ce n'était qu'un rêve !



CHAPITRE II

Les Préludes de la Guerre de 1914-1917

I

“Que la paix armée menât aux abîmes, les socialistes et les pacifistes ne cessaient de le dire. Le Tsar l'avait dit avec eux. Plus on armait, plus d'autres armaient à leur tour et quand, chacun portant son effort au maximum, les plus nombreux ou les plus riches prenaient le dessus, on leur opposait un système d'alliances qui remettaient tout en question. C'est ainsi que, d'année en année, la tension des rapports devenait plus grande, jusqu'au jour où la guerre, éclatant en coup de foudre, consacra la faillite de cette paix que l'on représentait comme une assurance contre la guerre.”

Ce jugement, porté par le député belge bien connu, E. Vandervelde, résume la situation militaire européenne des quarante dernières années, situation dont la grande guerre de 1914-1917 devait fatalement sortir. Il n'y a pas d'effet sans cause ni de cause sans effet. Tous les esprits réfléchis et tant soit peu observateurs, ont prévu et ont pu prédire — des années à l'avance — que l'Europe allait au devant d'un conflit formidable. L'ex-reine Alexandra, actuellement la reine douairière d'Angleterre, disait quelques années avant la guerre: “J'ai été élevée à l'école d'un roi (le roi Christian, de Danemark) qui était, avant

tout, un homme juste; et, comme lui, je me suis efforcée de prêcher toujours l'amour du prochain et la charité. Je me suis toujours défiée des préparatifs de guerre, dont les peuples semblent ne jamais se lasser. Un jour viendra où tout ce matériel accumulé d'hommes et de canons s'enflammera, et une guerre épouvantable éclatera, qui plongera l'humanité dans le deuil et notre Père céleste à tous, dans la tristesse."

Les peuples aiment la guerre: de là l'universalité et la permanence des préparatifs militaires. Mais cet amour inné des aventures guerrières, l'homme en général en découvre l'excuse et l'aliment dans les ambitions politiques, dans les rivalités de races et dans les inégalités territoriales ou économiques des peuples. La convoitise et partant l'égoïsme, racine du péché, est encore et toujours à la base de l'activité des individus comme des nations. Le comte Léon de Tolstoï, dans une série d'articles qui a paru en mai 1904, dans le *Times* de Londres, faisait de la situation morale de l'Europe un portrait empreint d'une profonde psychologie:

"Il est de toute évidence que si nous continuons à vivre comme nous vivons aujourd'hui, guidés, dans nos vies privées comme dans la vie des divers Etats, par l'unique passion de notre bien-être personnel et national — décidés, comme nous le sommes, à obtenir ce bien-être par la violence — alors, inévitablement, cette violence allant en s'accroissant par les rivalités réciproques des individus et des peuples, on verra cette double conséquence: d'abord la richesse matérielle ira s'engouffrer dans les armements, puis la guerre éclatera, qui sacrifiera la portion la plus vigoureuse et la mieux développée de la nation, et la

condamnera à la dégénérescence physique et à la dépravation morale... Le désarmement n'aura pas lieu, parce que personne n'en veut et que personne ne voudra commencer. L'adoption des engins de destruction les plus destructeurs ne remédiera pas à la situation, parce que toutes les nations s'emparement de ces nouvelles inventions. Nous courons vers le précipice, et, incapables de nous arrêter, nous approchons du bord." (*Revue des Revues*, août 1904.)

En 1911, sept ans après la prédiction du grand moraliste russe, le *Nineteenth Century and After* (de Londres) traçait comme suit, en couleurs rouges et sombres, le tableau politique du monde:

"Jamais les querelles de nations et de races n'ont été aussi vives sur la terre que maintenant. Jamais les préparatifs de guerre n'ont été si énormes ni si effrénés. Jamais les moyens d'attaque n'ont été si rapides ni si formidablement terribles... L'ombre d'un conflit et d'un déplacement d'armées plus grand qu'on n'en a vu depuis qu'Attila et ses Huns furent arrêtés à Châlons, se traîne visiblement sur la terre. Déjà l'oreille de l'imagination peut entendre le rassemblement des légions pour le choc enflammé des peuples, un grondement aussi vaste que celui de la trompette de l'Eternel des armées." (Cité par le *Literary Digest* du 6 mai 1911.)

II

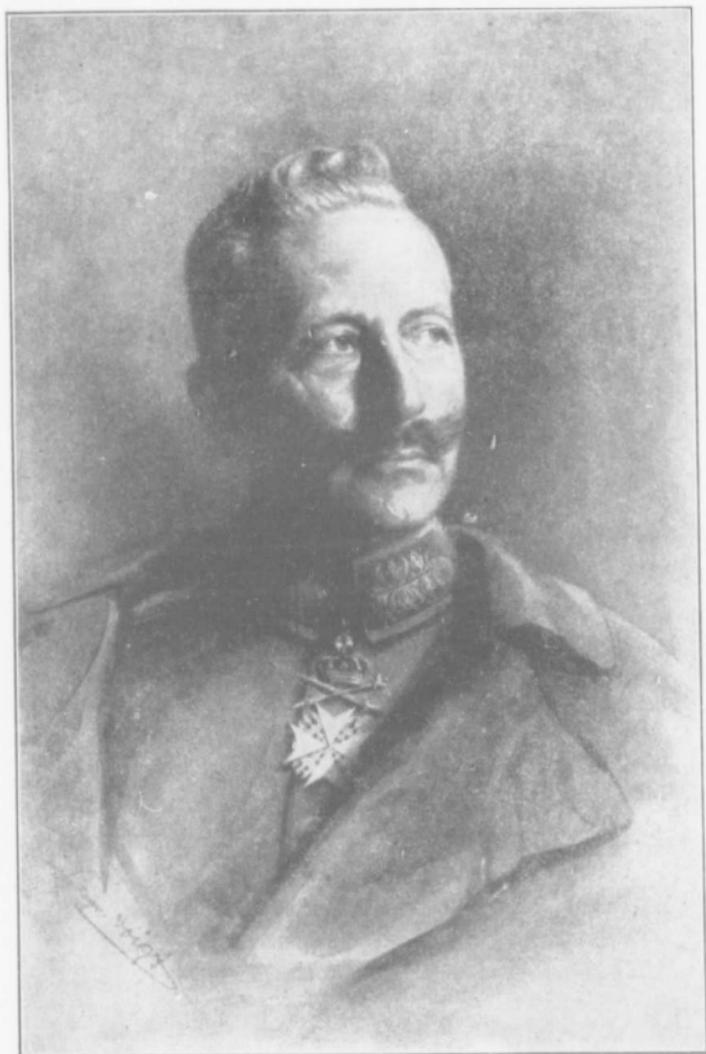
Pénétrer dans le détail des causes et des facteurs secrets ou connus, visibles ou cachés, de la lutte européenne, c'est faire l'histoire et l'analyse peu

intéressantes des rivalités économiques et politiques des grandes puissances depuis une quarantaine d'années. Il n'est pas inutile, cependant, d'en tracer le récit succinct. D'une façon générale, nous suivrons M. Charles Seymour, professeur d'histoire à Yale College, dans son ouvrage magistral publié en 1916: *The Diplomatic Background of the War, 1870-1914*. Les paragraphes entre guillemets, sans désignation de provenance, sont traduits de cet ouvrage.

Après la guerre franco-allemande, en 1870-71, l'Allemagne subit une transformation économique extraordinaire. Sa population augmenta de quarante-et-un à soixante-cinq millions, dont une forte proportion se jeta dans les villes. L'importance de l'exode vers les cités se voit aux chiffres suivants: en 1843, la population rurale était le 61 pour cent de la population totale; tandis qu'en 1895, elle n'était plus que le 35 pour cent.

Pour occuper et entretenir ce surcroît de population, il fallait de nouvelles ressources. L'émigration se pratiquait sur une large échelle; mais on voyait avec effroi cette absorption de la nationalité allemande par d'autres pays et nationalités, tels le Brésil, qui, en 1908, nourrissait 400,000 Teutons, et les Etats-Unis, où des millions de sujets allemands s'étaient fait naturaliser. L'émigration étant écartée comme une faute de lèse-patrie, on s'adressa à l'industrie et au commerce, ainsi qu'à l'exploitation de la richesse minière: le charbon et le fer.

Avec l'ardeur et l'audace d'une nouvelle jeunesse, la nation allemande se jeta dans la concurrence industrielle et commerciale avec ses puissants voisins.



Copyright, Underwood & Underwood, N. Y.

L'EMPEREUR GUILLAUME II

En peu d'années, son entreprise devint gigantesque en dimensions et infinie dans ses ramifications, mais s'attachant surtout à l'industrie textile, aux produits chimiques, aux spécialités pharmaceutiques, aux colorants, aux appareils d'optique, aux industries de l'électricité, et à la fabrication des jouets et des articles de ménage.

Et comme il fallait des débouchés aussi bien que des laboratoires, des ateliers, des usines et des mines, on organisa le placement sur une vaste échelle et avec des méthodes savantes. Des écoles de commerce et de commis-voyageurs furent fondées, d'où des milliers d'agents se dirigèrent vers tous les points du globe dont ils disputèrent les marchés, pied à pied, pouce par pouce, aux agents des puissances industrielles, notamment à ceux de la Grande-Bretagne.

La *Revue de Paris* constatait mélancoliquement ces succès dans son numéro du 1^{er} avril 1911: "Il s'agit pour l'empereur Guillaume de conquérir l'hégémonie économique dans le monde pour écouler les produits de cette grande et scientifique usine qu'est devenue l'Allemagne depuis 1870. A partir de 1890, Guillaume II, fournisseur impérieux, a voulu ouvrir de gré ou de force aux manufactures allemandes toutes les terres civilisées et barbares et obtenir sur tous les marchés de l'univers des droits ou des privilèges en attendant ce quasi monopole dont l'Angleterre jouissait depuis un demi-siècle.

"De 1890 à 1900, il put sembler que le monde entier s'ouvrait aux succursales ou aux colonies de l'Allemagne: dans les deux Amériques, aux Etats-Unis, au Vénézuéla, au Brésil et au Chili, les émigrants et les placiers allemands; sur les deux façades

de l'Afrique équatoriale et australe, les comptoirs et possessions germaniques; en Chine, Kiao-Chéou et le Chantoung et, au Levant, la Turquie d'Asie toute entière devenaient des instruments ou des zones d'épandage pour les produits de cette usine... La Turquie d'Asie est aujourd'hui l'espoir, l'un des derniers espoirs de l'usine colossale, qui, grandissant chaque jour depuis 1890, a doublé son personnel et sa main-d'œuvre, quadruplé sa production..."

L'extension rapide de l'entreprise industrielle et commerciale allemande est prouvée par le fait que les exportations et les importations, qui étaient de six billions de marcs en 1878, étaient de quinze billions en 1906. Un développement tout aussi phénoménal se produisit dans la marine marchande de l'Allemagne. En 1872, Hambourg, son principal port de mer, voyait deux fois autant de vaisseaux anglais que de vaisseaux allemands, tandis qu'en 1900, le tonnage des navires allemands mouillant dans le même port atteignait le double du tonnage des vaisseaux anglais.

III

A partir de 1880, s'ouvre sur l'Allemagne une ère nouvelle. Tard venue dans le concert des grandes puissances européennes, elle s'aperçut bientôt que ses rivales avaient sur elle l'avantage — discutable pour plusieurs — de posséder des colonies. Non contente de la prépondérance diplomatique acquise sur le continent depuis l'humiliation infligée à la France en 1871, elle se mit à jalouser telle de ses voisines, sur l'empire colonial de laquelle le soleil ne se couche jamais.

Une vague d'enthousiasme colonial passait sur l'Europe. Sous Jules Ferry, la France faisait la conquête de la Tunisie et du Tonkin. Les diplomates européens se partageaient la carte de l'Afrique et celle de l'Asie en territoires annexés et en zones d'influence. L'Allemagne voulut avoir sa part dans le pillage du monde. En 1897, elle faisait l'acquisition de Kiau Chau en Chine, et en 1899, celle des îles Carolines et de deux îles du groupe de Samoa, puis le droit de pénétration commerciale dans la province de Shantung.

L'appétit grandissait chez les ultra-coloniaux allemands, qui jetaient les yeux sur le Maroc, la Syrie, la Palestine, l'Arabie, la Mésopotamie et la Perse, comme autant de zones de "pénétration pacifique" (?) et commerciale sur lesquelles, avec le temps, on pourrait établir une véritable domination politique. L'entente avec la Turquie se fit, Guillaume II visita la Palestine en protecteur, le chemin de fer de Bagdad — qui devait relier Berlin et la Perse — fut entrepris, et une convention avec la Russie ouvrit à l'Allemagne une zone d'influence en Perse.

Cette dernière victoire diplomatique fut une vive déception pour la France, comme on le voit au ton avec lequel la *Revue bleue* (4 mars 1911) enregistrait le fait: "La Russie consent à ne plus s'opposer au chemin de fer transmésopotamique qui doit favoriser la germanisation de l'Asie turque et la concentration rapide de troupes turques vers la Perse et vers la Russie... La France avait refusé de prendre part au Bagdad, et son alliée y a donné son consentement ! L'Angleterre aussi s'y était refusée parce que cette voie ferrée lui semblait une menace pour son empire

indien et sa domination maritime sur l'océan qui le baigne, à cause du golfe persique, de la Perse méridionale et de l'Égypte !"

L'Allemagne était entrée de plain-pied dans la politique mondiale. Le *pan-germanisme* était né, et dans le cerveau de ses plus zélés promoteurs — comme Bernhardt — ne tarda pas à germer l'idée d'une souveraineté mondiale qui aurait pour motif ou pour excuse la protection du commerce allemand dans les cinq continents. La merveilleuse expansion de la Jeune Allemagne, son activité et son ambition, ne tardèrent pas à exciter l'alarme chez ses voisins et à provoquer leurs menaces, surtout en Angleterre.

"Peu à peu la conception d'un impérialisme allemand... soulevant une ligue européenne contre l'Angleterre, en vue de détruire son empire colonial, prit corps dans les esprits. L'avenir sembla, aux Anglais, renfermer une nouvelle lutte comme celles qu'avait autrefois livrées l'Angleterre contre Philippe II, Louis XIV et Napoléon... Aussi longtemps que l'Allemagne était demeurée une puissance continentale, les diplomates britanniques avaient pu rester indifférents à l'hégémonie diplomatique allemande. Mais dès l'instant où l'Allemagne menaçait leur empire maritime, il devenait d'une impérieuse nécessité de rétablir l'équilibre." (P. 155.)

En 1897, dans un article virulent, la *Saturday Review* signalait le conflit d'intérêts entre l'Allemagne et l'Angleterre, et affirmait que cette dernière pouvait faire la guerre à sa rivale avec les plus grandes chances de succès: "Les peuples se sont battus des années pour une ville ou pour un droit de succession. Ne doivent-ils donc pas se battre pour deux cent

cinquante millions de livres sterling d'affaires?... Les partenaires de la Triple Alliance ne seraient pas dangereux pour l'Angleterre: l'Autriche, parce qu'elle ne pourrait rien faire; l'Italie, parce qu'elle n'oserait pas s'exposer à être attaquée par la France. La flotte allemande a tout juste les dimensions qui permettraient à l'Angleterre d'en faire un désastre. Quelques jours de combat, et ses navires seraient au fond de la mer ou en route vers les ports anglais. Hambourg, Brême, le canal de Kiel et ses ports sur la Baltique seraient sous la garde des canons anglais, qui attendraient tranquillement le paiement de l'indemnité." Devant l'exécution du programme naval de l'Allemagne pendant les années qui suivirent, un bon nombre d'Anglais furent gagnés aux sentiments belliqueux de la *Review*.

IV

On le voit, la guerre de 1870-71 et l'expansion de l'Allemagne changèrent la situation diplomatique de l'Europe. Avant 1870, la France et l'Allemagne se craignaient plutôt qu'elles ne se haïssaient. En 1840, Victor Hugo leur conseillait de se rapprocher et de s'entendre contre les empiètements de l'Angleterre et de la Russie. Il écrivait: "L'union de l'Allemagne et de la France, ce serait le frein de l'Angleterre et de la Russie, le salut de l'Europe, la paix du monde... Cette solution constituera l'Europe, sauvera la sociabilité humaine, et fondera la paix définitive... Le péril croît de jour en jour... Un grand incendie couve peut-être dans les ténèbres. — Or qui pourrait dire ce que deviendrait l'Europe dans



Photo, Underwood & Underwood, N. Y.

LE PRINCE DE BISMARCK, FONDATEUR DE L'EMPIRE ALLEMAND

cet embrasement, pleine comme elle l'est d'esprits, de têtes et de nations combustibles? — Elle ne peut périr. Il faut donc que les deux nations centrales s'entendent." (*Le Rhin*, vol. II, pages 297, 338, 340.)

Il n'est pas sans intérêt de constater qu'en 1840, déjà, on prévoyait la possibilité d'un "grand incendie" européen, et qu'on cherchait à le prévenir par le moyen d'alliances. Mais il n'est guère probable que l'entente entre "les deux nations centrales" — comme Victor Hugo appelait la France et l'Allemagne — eût évité la conflagration dont nous sommes témoins mieux que les alliances actuelles ne l'ont fait. Quoi qu'il en soit, le rêve de Victor Hugo fut déchiré par la guerre franco-allemande, et laissa la France isolée pendant quelques années, jusqu'à ce qu'enfin l'Angleterre sentit le besoin de se rapprocher d'elle en vue de se défendre contre l'ennemi commun — l'Allemagne.

Avant l'entrée de l'Allemagne dans l'arène, l'Angleterre avait eu à faire face à la rivalité franque et à la rivalité moscovite. "Comme la suprématie des mers et la sécurité de ses colonies ont toujours été son principe conducteur, sa politique, par conséquent, a été successivement anti-française, anti-russe et anti-allemande; en effet, depuis un siècle, elle a eu à redouter les Français en Afrique, les Russes dans l'orient prochain, dans l'orient central et dans l'extrême orient, et finalement la concurrence des Allemands dans toutes les parties du monde..."

"L'amitié avec la France au XVI^{me} siècle fit place à une hostilité amère sous Louis XIV au XVII^{me} et sous Napoléon au XIX^{me}. Après la chute de Napoléon commence sa rivalité avec la Russie; puis

durant la première décennie du XX^{me} siècle, ses anciennes querelles avec la France et la Russie s'éteignent dans une inimitié grandissante vis-à-vis de l'Allemagne." (P. 116.)

En 1898, la rivalité anglo-française avait semblé sur le point d'allumer une guerre entre ces deux puissances, lors de la rencontre du général Kitchener et du capitaine Marchand à Fashoda, dans la Haute-Egypte. L'hostilité anglo-russe au XIX^{me} siècle avait été encore plus vive que la rivalité anglo-française. "En général, les intérêts des deux nations entraient en conflit sur trois points: dans l'orient prochain (les Balkans), dans l'Afghanistan et la Perse, et dans l'extrême orient. Sur les deux premiers points, l'hostilité de l'Angleterre vis-à-vis de la Russie était en grande partie déterminée par ses craintes pour la sécurité de l'Inde: la marche de la Russie vers Constantinople menaçait ses voies de communications avec la plus grande et la plus riche de ses colonies; tandis que les intrigues russes parmi les tribus limitrophes de l'Afghanistan et de la Perse menaçaient directement l'Inde. (Vers 1877, une armée russe sous la conduite du général Skobelev avait été sur le point d'en faire l'invasion.) Dans l'extrême orient, la rivalité anglo-russe était surtout commerciale," mais d'une égale âpreté. (P. 122.)

Ce qui précède permet d'apprécier l'importance du revirement complet de la diplomatie anglaise quant à sa politique étrangère, devant le spectre redoutable de la rivalité allemande. "Cette révolution diplomatique, dit Seymour, date des premières années du XX^{me} siècle... Des siècles de haine et de rivalités furent oubliés, de vieilles querelles furent obliérées.

La Grande-Bretagne — depuis des années l'ennemie implacable de la France et de la Russie — signait, dans l'espace de trois ans, des conventions avec ces deux puissances; et, après avoir vécu sur un pied d'amitié avec l'Allemagne durant une génération, elle découvrait en ce jeune et ambitieux empire son plus dangereux ennemi." (P. 139.)

C'est au roi Edouard VII qu'appartient l'honneur — cinq ans après Fashoda — d'avoir frayé la route à l'Entente cordiale par sa visite à M. Loubet. L'entente fut signée le 8 avril 1904, tandis qu'en août 1907, les plénipotentiaires anglais et russe, Sir Edward Grey et M. Isvolski, signaient une convention qui établissait entre les deux pays un *modus vivendi* sur les divers territoires où leurs intérêts respectifs avaient précédemment été en conflit.

Grâce à la politique étrangère de M. Delcassé et à celle des hommes d'Etat anglais et russes, "ces trois puissances, la Grande-Bretagne, la France et la Russie, se liaient ensemble par une Entente moins solide qu'une alliance en due forme, mais peut-être d'une valeur diplomatique égale. La France et la Russie étaient unies par une Alliance en 1891; la France et la Grande-Bretagne par l'Entente de 1904; la Grande-Bretagne et la Russie par la convention de 1907. D'où la Triple Entente, dont le caractère permanent fut encore soutenu par un accord survenu en 1907 entre le Japon, allié de la Grande-Bretagne (depuis janvier 1902), d'une part, et la France et la Russie de l'autre... Une Europe nouvelle semblait être née." (Pages 162, 163.)

V

Devant la Triple Alliance créée par Bismarck, se dressait la Triple Entente d'Edouard VII et de M. Delcassé. L'Europe était désormais partagée en deux groupes rivaux. La lutte — si lutte il survenait — ne pouvait plus être qu'une guerre européenne et quasi mondiale. L'Allemagne, à laquelle ses succès militaires, économiques et industriels, avaient donné le sentiment d'une destinée providentielle, fut saisie d'effroi lorsqu'elle prit conscience du défi lancé à sa suprématie sur le continent.

Pour s'en rendre compte, il suffit de rappeler la provocante attitude de ses représentants les plus éminents après 1871. "Non seulement l'Alsace-Lorraine," écrivait Heine, "mais toute la France, l'Europe et le monde entier seront à nous." Et Von Meisendorf: "L'Allemagne a un devoir particulier, clairement indiqué par la Providence; elle doit poursuivre l'accomplissement de la mission spéciale qui lui est échue dans l'œuvre de la civilisation." Dans son fameux discours au Musée de Saalburg, en 1900, le Kaiser disait: "J'espère qu'il sera accordé à notre patrie allemande de devenir aussi unie à l'avenir, aussi puissante et aussi respectée que l'était autrefois l'empire romain, et que, de même qu'on disait anciennement: *Civis romanus sum*, il nous suffira de dire: *Ich bin ein deutscher Bürger*."

Il est facile de comprendre la stupeur des pan-germanistes en voyant — à partir de 1904 — se lever lentement devant le rêve allemand la silhouette formidable et menaçante de la Triple Entente, qui semblait leur dire en ricanant que leur Colosse métallique

— comme celui d'une antique prophétie — pourrait bien n'avoir que des pieds d'argile. Aussi était-il tout naturel que leur stupeur changeât en une colère sourde et concentrée, dont les rugissements ne tardèrent pas à éclater.

“Les accords conclus par les puissances de la Triple Entente n'étaient pas dirigés ouvertement contre l'Allemagne. Mais elle y vit une politique concertée destinée à isoler l'empire allemand. Il est certain qu'ils détruisaient l'espèce de primauté que ce dernier avait exercée sous Bismarck et durant la première décennie du règne de Guillaume II, et que le rétablissement de l'équilibre européen portait atteinte au prestige diplomatique de l'Allemagne. Pour les diplomates de la Wilhelmstrasse, une situation semblable était intolérable. La primauté diplomatique aussi bien que militaire de l'Allemagne avait été posée par Bismarck comme une condition essentielle des succès et même de l'existence de l'empire...

“Pour briser la coalition adverse et recouvrer la position perdue, l'Allemagne fit trois coups de force, à trois ans d'intervalle l'un de l'autre. Le premier au Maroc en 1905. Le second en 1908, quand l'Autriche fit l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine. Le troisième, en 1911, quand le cuirassé *La Panthère* fut envoyé à Agadir sur la côte africaine.

“En 1905, le Kaiser débarqua à Tanger, et offrit au sultan du Maroc de le protéger contre l'agression française. La France, momentanément humiliée, fut obligée de congédier M. Delcassé. Mais la victoire de l'Allemagne ne fut pas de longue durée. Une année plus tard, elle subissait un grave échec à Algésiras, tandis qu'en 1907, elle dut contempler

REVU L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH QUI DÉCLENCHA
LA GUERRE EUROPÉENNE



la réconciliation de la Grande-Bretagne et de la Russie. En conséquence, elle frappa un autre coup en 1908, mais dirigé, celui-ci, contre la Russie: en soutenant l'annexion de la Bosnie par l'Autriche, elle imposait sa volonté à l'Europe.

"En 1911, par le *Coup d'Agadir*, l'Allemagne avait fait une nouvelle tentative pour agrandir son prestige et pour détruire la Triple Entente. Mais elle échoua... et le geste agressif de l'Allemagne eut pour résultat de rapprocher davantage la France et l'Angleterre. Pour réparer le fiasco de 1911, et reconstituer un état de choses semblable à celui qui avait garanti l'hégémonie allemande sous Bismarck et dans la dernière décade du XIX^{me} siècle, les diplomates de Berlin crurent à la nécessité absolue de porter un nouveau coup. Assurément, meilleur prétexte n'eût pas pu se présenter que l'assassinat de l'Archiduc d'Autriche. De là la détermination de l'Allemagne, en 1914, à faire la loi à l'Europe soit par la diplomatie, soit par la guerre." (Pages 170, 246, 286.)

On sait ce qui en est résulté: une guerre aux proportions inconcevables, une guerre qui, en 1914, entraînait dans son tourbillon 892 millions d'habitants, soit la moitié de la population du globe; en 1915, quarante-et-un millions de plus; en 1916, vingt-deux millions de plus, et en 1917, cent quarante-deux millions de plus (les Etats-Unis et leurs possessions et l'Amérique du Sud) soit un total de 1,097 millions sur les 1,628 millions d'êtres humains qui constituent la population du globe; une guerre qui coûte au monde en 1917, trente billions de dollars, soit cent cinquante milliards de francs, ou, en d'autres termes, 105 mil-

lions de dollars (525 millions de francs) par jour; une guerre qui, en trois ans, aura tué cinq millions d'hommes, sans compter de sept à huit millions de mutilés, de blessés, de veuves et d'orphelins !



CHAPITRE III

Militarisme et Christianisme

I

Sur la colline de Mars, à Athènes, en l'an 53 de notre ère, saint Paul faisait entendre devant un public lettré et païen ces belles paroles: "Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans les temples faits de main d'homme; il n'est point servi par des mains humaines, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne à tous la vie, le souffle et toutes choses. D'un seul homme il a fait sortir tout le genre humain, pour peupler la surface de toute la terre, *ayant déterminé pour chaque nation la durée de son existence et les bornes de son domaine*, afin que les hommes le cherchent et le trouvent comme à tâtons: quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous, car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être; et, comme l'ont dit quelques-uns de vos poètes,

...de sa race nous sommes."

(Actes 17: 24-28.)

C'est en vertu de cette haute et noble origine de l'humanité que Jésus-Christ a dit: "Vous êtes tous frères"; mais cette fraternité humaine est devenue plus réelle, plus sacrée encore, depuis que notre Seigneur, "fait semblable en tout à ses frères" par

son immolation sublime, "ne rougit point de (nous) appeler ses frères." (Héb. 2: 17, 11.)

"Étant donc de la race de Dieu," dirons-nous encore avec saint Paul, étant doublement frères — et par les liens de la consanguinité humaine et par ceux de l'incarnation du Fils de Dieu — il ne devrait exister entre les diverses familles, nations et races qui composent la population de notre planète, que des sentiments réciproques de respect et de bienveillance. C'est dire que le christianisme est le contre-pied du militarisme à tous les degrés, puisque celui-ci enseigne et entretient la haine et partant la destruction du semblable, sous l'impulsion inconsciente de l'orgueil de race et par une fallacieuse prétention de supériorité nationale.

"L'adoration de soi-même, quand elle devient un culte national, est une menace pour la liberté du monde," écrivait récemment Sir J. M. Robertson, membre du Parlement anglais. "On en a vu la preuve à toutes les époques de l'histoire humaine: sous les Egyptiens, les Assyriens, les Babyloniens, les Perses, les Grecs et les Romains, comme sous les monarques soi-disant chrétiens, Charle-Quint, Philippe II, Louis XIV, Napoléon I^{er}, et aujourd'hui Guillaume II." "L'adoration de soi-même" généralisée à l'ensemble d'un peuple — telle est la source du militarisme et de l'impérialisme contemporain, dont le monde récolte aujourd'hui la moisson ensanglantée.

Avec M. André Mercier, dans la *Bibliothèque universelle* (avril 1916), on peut "dire que, quelle que soit sa nationalité, allemande ou anglaise, française ou russe, l'*impérialisme* qui prétend à l'hégémonie est l'ennemi le plus redoutable... des petits peuples,"

et que, même chez ces petits peuples, les "enthousiastes béats du militarisme... adorateurs du Dieu "Force," tous frappés d'un aveuglement stupéfiant, — où l'on se plaît à voir la main de Jupiter, — méconnaissent ce qui a été la condition de leur grandeur jusqu'à ce jour et doit l'être encore à l'avenir."

En effet, on peut constater, l'histoire à la main, que l'ère du militarisme chez un peuple précède infailliblement celle d'une profonde déchéance quand ce n'est pas celle de sa ruine totale. Une grande puissance qui se laisse aller à des visées politiques ambitieuses éveille fatalement les craintes, la jalousie et la haine de ses voisins qui, tôt ou tard, finiront par se coaliser contre elle. "L'Espagne et la France luttèrent pour la suprématie européenne. Chacune à son tour chercha à reproduire le système romain et l'hégémonie romaine. Elles échouèrent, mais une paix permanente fut impossible jusqu'à ce que leur échec fût devenu définitif... Napoléon, à l'apogée de sa puissance, était prêt à accepter une paix qui laissât la France maîtresse de l'Europe;... mais ses ennemis, les Etats qu'il avait envahis et écrasés, comprirent qu'il n'y aurait en Europe de paix qui permit aux peuples de jouir de l'existence que lorsque la France retournerait à ses anciennes frontières, et que le rêve d'un empire universel serait réduit en cendres et roulé dans le sang." (*La Tribune de New-York.*)

II

Le militarisme allemand a donné au monde un nouvel exemple de cette grande loi humaine et divine. Plus que tout autre militarisme — car il n'est pas le

seul au monde — il a affiché crûment et cyniquement la loi du plus fort étayée sur une prétendue supériorité intellectuelle et morale. Fût-elle réelle cette supériorité, au point de vue chrétien c'eût été une raison de plus de "supporter les faibles," puisque "nul de nous ne vit pour soi-même." Mais le militarisme est la négation de l'esprit de l'Évangile. Qu'on écoute la *Vossische Zeitung*:

"Il est indiscutable que nous devons mener avec la même énergie et la guerre et les négociations de paix, et penser alors, non aux autres, mais seulement à nous. Retenons, dès à présent, que le règlement final ne doit être influencé par aucune considération sentimentale. Nous n'avons à consulter que notre intérêt, c'est l'intérêt de l'humanité elle-même. Comme nous sommes le peuple suprême, notre devoir est désormais de conduire la marche de l'humanité. C'est un péché contre notre mission que de ménager les peuples qui nous sont inférieurs." On pourrait multiplier les déclarations de ce genre, tirées des ouvrages de Giesebrecht, Rohrbach, Treitschke, des généraux von Bernhardt et von der Goltz.

L'obsession militariste faisant de l'Allemagne une nation providentielle avait à tel point ensorcelé les esprits et éclipsé la notion chrétienne qu'un prédicateur, le pasteur Fritz Philippi, a pu prononcer ce blasphème: "De même que le Tout-Puissant fit crucifier son Fils pour que s'accomplît l'œuvre de la Rédemption, de même l'Allemagne est destinée à crucifier l'humanité pour assurer son salut. L'humanité doit être sauvée par le feu, le sang et l'épée. Les guerriers allemands ne versent pas d'un cœur joyeux le sang des autres nations, mais c'est un devoir



Copyright, Underwood & Underwood, N. Y.

LE CAPORAL BLESSÉ PORTÉ PAR DEUX TROUPIERS

sacré qu'ils ne sauraient négliger sans commettre un péché. . . C'est précisément à cause de notre *pureté* que nous avons été choisis comme instruments du Tout-Puissant pour frapper de l'épée les peuples pécheurs. Par suite, le devoir des soldats allemands est de frapper impitoyablement; ils doivent tuer, ils doivent brûler, ils doivent détruire. Des demi-mesures seraient impies. Ce doit être une guerre sans pitié. Les méchants, les amis et les alliés de Satan doivent être anéantis comme de mauvaises herbes." (*The Nineteenth Century and After*, février —1916.)

Tant que Dieu vit et règne — et il règne éternellement — un semblable enseignement porte en lui non seulement son propre châtement, mais aussi un avertissement aux militarismes de tout grade et de toute nuance.

Dans le carnet d'un soldat allemand, on a trouvé cette remarque triste et juste: "L'Allemagne est perdue, parce qu'elle n'a pas cherché à être une nation mais un mécanisme, et qu'elle y a réussi. Elle est devenue un corps rigide. Elle a tué son âme."

Or Dieu règne, et Dieu châtie: telle est la conclusion de toute saine philosophie en matière de guerre. Il châtie le méchant par de pires que lui; ou par des peuples qui ont péché autrement que lui; ou encore il châtie par des circonstances imprévues, par des catastrophes, par l'excès même du mal.

Les exemples cités par deux écrivains au commencement de ce chapitre en sont la preuve. Les Nabuchodonozor, les Artaxerxès, les Alexandre, les César, les Charles-Quint et les Napoléon ont expérimenté, soit en eux-mêmes soit dans leurs descendants, ce

qu'il en coûte de violer les lois humaines et divines. Leurs empires — fondés sur l'orgueil et l'injustice — se sont effondrés dans la boue et le sang.

D'ailleurs — chose peu connue — un arrêt divin inexorable qui pèse sur les Etats modernes leur interdit formellement toute velléité de rétablir l'hégémonie romaine ou toute autre suprématie européenne, quel qu'en soit le nom. Cet arrêt est renfermé dans la fameuse vision de Daniel le prophète, vision qui prédisait la succession des empires dans le monde depuis le sixième siècle avant notre ère. En termes précis, elle annonce non seulement la division de l'empire romain en royaumes "en partie forts et en partie fragiles," mais elle prédit que "mêlés de semence d'hommes," c'est-à-dire unis par des mariages, ces royaumes seraient condamnés à constituer une Europe irrévocablement morcelée: "ils ne tiendront pas l'un à l'autre, de même que le fer ne peut s'allier à l'argile." (Daniel, ch. II, versets 37-45.)

Toute tentative de constituer une suprématie en Europe, se heurte donc à un décret divin et mène droit à une catastrophe. Philippe II et Napoléon ont goûté l'amertume de la désobéissance à cette loi des nations. Cette loi, Victor Hugo en avait eu en quelque sorte l'intuition lorsqu'il essayait, dans les *Misérables*, d'expliquer l'énigme de Waterloo: "Le moment était venu, écrit-il, pour l'incorruptible équité suprême d'aviser... Napoléon avait été dénoncé dans l'infini et sa chute était décidée. Il gênait Dieu." Donc, il devait tomber, et pour cela, une nouvelle guerre générale devait verser sur l'Europe de nouvelles souffrances.

Il est des calamités qui empêchent un plus grand mal, une impiété plus générale et plus insolente. "Il ne faut pas craindre de le dire," écrivait Vinet il y a trois quarts de siècle, "la pensée d'un monde sans un Dieu qui punit, est une pensée désespérante. La vue de ses vengeances console, parce que ses vengeances, c'est la justice, et que, sans la foi à la justice, l'âme humaine est aussi incomplète que le corps lui-même est incomplet sans l'âme. Les châtiments de Dieu n'effrayent pas seulement, ils rassurent; ils rassurent en effrayant; ils constatent la présence de Dieu; or Dieu présent est le tout de l'âme."

Le philosophe chrétien ne craint pas d'aller héroïquement jusqu'au bout de sa thèse: "Si — à l'aspect du pays livré aux horreurs de la guerre, de cités incendiées, de maisons dévastées, de familles fugitives, de mères cherchant en vain leurs enfants ravis, d'enfants en vain redemandant leurs mères, de prisonniers emmenés en exil, de générations disparues, de familles éteintes — l'affliction et l'épouvante ne réprimaient pas la vérité dans notre cœur, elle s'en échapperait en chants de louange et ferait monter à Dieu, à travers les cris et les gémissements de ces foules désolées, cet hymne triomphal du prophète: "Saint, saint, saint est l'Éternel! Toute la terre est remplie de sa gloire!"

Cette grande vérité a été exprimée par un Allemand en termes que feraient bien de méditer sérieusement les chrétiens — pasteurs et ouailles — ennemis de l'Allemagne. La page qui suit est du Dr Kaftan, de Kiel, qui l'a publiée dans l'*Allgemeine Lutherische Kirchenzeitung*, de Leipsig:

"Avant la guerre, le but le plus élevé et l'idéal



Copyright, Underwood & Underwood, N. Y.

FRÈRE CONTRE FRÈRE. UN SOLDAT QUI A CAPTURÉ SON PROPRE FRÈRE

de la vie publique aussi bien que de la vie privée était: "Encore plus de plaisir!" Les Allemands étaient satisfaits d'un certain genre de moralité, mais pas du tout de la moralité contenue dans les commandements de Moïse.

"La mention qu'on a faite d'un "Dieu germain" et d'un "ciel allemand" dans certains cercles et dans certains journaux religieux soi-disant libéraux, n'est en réalité rien d'autre que la déification du patriotisme, une restauration du paganisme national remplaçant le vrai christianisme. A l'idée d'un Dieu uniquement juif, Esaïe a substitué celle du Dieu des cieux et de la terre. Demander un *Dieu allemand* et une *religion allemande*, c'est retourner en arrière jusqu'à l'époque païenne des dieux locaux et nationaux... Dieu est tout aussi bien le Dieu des Français, des Russes et des Anglais qu'il est le Dieu des Allemands.

"C'est une vérité amère, mais une grande vérité, que Dieu a permis cette guerre, alors que nous marchions vers la mort. La guerre est le jugement de Dieu contre nous. C'est un jugement motivé par sa grâce, parce qu'Il ne veut pas que la nation allemande coure à sa ruine."

Le journal *l'Aurore*, de Montréal, qui reproduisait cet article, publiait quelque temps après les lignes suivantes d'un Français: "Les paroles du professeur Kaftan, de Kiel, peuvent s'appliquer à d'autres nations que celles de l'Europe centrale. Je reçois d'un peu partout des publications de tout genre qui prouvent que ni l'Angleterre, ni la France, ni l'Italie, ni les Etats-Unis, n'auraient raison de se croire, moins que l'Allemagne et ses alliés, à l'abri des mala-

dies morales qui sont les signes avant-coureurs d'une déchéance fatale."

Il faut en conclure que l'influence du christianisme est en baisse ailleurs qu'en Allemagne, et qu'il est grand temps de le remettre partout en honneur sous son *vrai* caractère.

III

Ceci nous amène à dévoiler une certaine contre-*façon* du christianisme mise en vogue depuis le commencement de la guerre par de brillants et imprudents esprits.

Cette religion nouvelle, c'est le culte de la guerre, l'apothéose de la souffrance et de l'héroïsme sur le champ de bataille. On en vient à diviniser ainsi la patrie et ceux qui meurent pour elle. Comme en l'absence de Moïse, les Hébreux demandèrent à Aaron la divinité plus visible du veau d'or, on se tourne vers des dieux tutélaires plus tangibles. On parle de la "régénération de la patrie" par "l'immense holocauste" et les "sacrifices sans exemples" de ses héroïques soldats. On va même jusqu'à faire des défenseurs du sol des "sauveurs" dont on assimile le sacrifice à celui du Fils de Dieu, l'innocente victime expiatoire des péchés du monde !

A ce mélange de mysticisme sacrilège et de paganisme proposé par des chrétiens (!), le *Témoignage* de Paris répond: "Non ! ni les bouleversements auxquels nous assistons, ni les longues souffrances endurées ne changeront comme par enchantement le cœur humain: il sera après la guerre ce qu'il était auparavant, ce qu'il a toujours été: égoïste et mauvais. Le

remède au mal ne viendra pas des événements, il ne sortira pas de l'excès du mal lui-même. La seule force de guérison et de salut, la seule capable de faire surgir un monde nouveau de tant de ruines accumulées, c'est Jésus-Christ et son Evangile, acceptés dans une sincère conversion. N'espérons rien que de lui; mais espérons tout de lui, et, après la guerre plus qu'avant, travaillons à le faire connaître."

Le Christ écouté, obéi, imité, adoré, voilà le seul moyen de régénérer l'Europe. Sur cette question du plus haut intérêt et qu'une foule d'esprits agitent en ce moment, nous sommes heureux de reproduire encore une page magistrale publiée dans le *Christianisme*, de Paris, sur la signature de M. Benjamin Couve, sous ce titre: "Patriotisme et vie nouvelle":

"Le patriotisme, si noble qu'il soit, puisqu'il est une école de renoncement et de sacrifice, ne suffit pas, quoi qu'on en dise, à changer le cœur des hommes, et tout ce qu'on imprime là-dessus dans les journaux est propre seulement à faire illusion, à tromper ceux qui ne demandent pas mieux que d'être trompés. Il peut supprimer momentanément certaines manifestations de l'égoïsme et suggérer la vision d'un état meilleur, mais il ne régénère pas les individus; il ne crée pas les cœurs nouveaux, seuls capables de produire des pensées nouvelles. La préoccupation patriotique risque même de nous détourner du souci essentiel de la transformation intérieure, de celle que le prophète évangélique, avant l'Evangile, exprimait dans ces paroles de Dieu: "J'ôterai de leur sein leur cœur de pierre, et je leur donnerai un cœur de chair..." "Je vous donnerai un cœur nouveau."

"D'ailleurs la guerre en elle-même n'est pas puri-



Copyright, Underwood & Underwood, N. Y.

UN CUIRASSÉ EN FEU

ficatrice, quoi qu'on en dise encore, et rien n'est plus faux que cette phrase lue l'autre jour dans un journal très répandu: "La guerre est purificatrice en ce sens "qu'elle transfigure soudainement l'âme d'un peuple "et la nettoie des perversions superficielles ou profondes qui sont l'accompagnement obligé de longues "périodes de paix." Non, cela n'est pas vrai, et nous le sentons bien. Même ennoblie comme aujourd'hui par la sainteté de la cause défendue et la légitimité du but poursuivi, elle risque fort d'ajouter des pensées mauvaises à celles que nous avons déjà, de surexciter des instincts inférieurs; elle fait fermenter la haine, elle donne le goût de la violence et de la vengeance, elle ressuscite la vieille loi que Jésus a condamnée: "Œil pour œil, dent pour dent"; elle nous fait trouver une saveur amère et fortifiante à des malédictions que l'Évangile nous avait appris à croire pour jamais périmées..."

CHAPITRE IV

Le Pacifisme et la Paix

I

“Il y aura des signes sur la terre... les nations seront dans l'angoisse et dans la consternation... les hommes séchant de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à la terre entière.” (S. Luc 21: 25, 26.)

Ces paroles de Notre Seigneur décrivent exactement l'état psychologique de tous les peuples du monde depuis l'ouverture de la guerre européenne. Devant un conflit aussi effroyable; sous un pareil déchainement de haine et de brutalité; en présence d'un choc de forces destructrices qui menacent de bouleverser “la terre entière,” les peuples ont pâli, la terreur a glacé les cœurs, un frisson d'épouvante a passé sur l'humanité, et un cri de détresse universel s'est fait entendre. Des croyants ont vu chanceler leur foi; des incrédules sont devenus croyants.

A défaut de prophètes, l'occasion était unique pour les philosophes, les penseurs et les ministres des cultes d'offrir aux nations quelque motif d'espérer et de croire encore à l'avenir, quelque remède au pessimisme, quelque panacée contre l'horrible fléau de la guerre. On n'y manqua pas. Devant l'effondrement de l'ancien pacifisme, il en naquit un autre dont nous devons faire l'étude attentive, puisqu'il ren-

ferme, en dehors de la religion de Jésus-Christ, la seule fiche d'espérance offerte à l'humanité. Mais, d'abord, qu'était l'ancien pacifisme qui sombra le 1^{er} août 1914? Il travaillait surtout à propager l'arbitrage international. Il était né il y a plus d'un demi-siècle, et incarnait une généreuse et noble protestation humaine contre la folie et les progrès alarmants du militarisme. Il avait eu des succès remarquables dans les deux continents et avait réussi à relier par un faisceau respectable de traités d'arbitrage, un bon nombre de nations.

Depuis 1843, date du premier congrès d'arbitrage international, le Pacifisme a tenu plus de 2,000 assises. Les dix dernières années qui vont de 1900 à 1910 en ont vu convoquer 800. En Europe comme en Amérique, on a vu s'organiser un grand nombre de sociétés diverses dont le but commun était la réduction des armements et la fin des guerres. Une littérature abondante était répandue à profusion par les soins de ces sociétés.

Les deux conférences de la paix, en 1898 et en 1907, à la Haye, où s'édifiait un merveilleux Palais de la Paix, avaient marqué deux étapes dans l'histoire du Pacifisme. A la conférence de 1907 furent représentés quarante-deux gouvernements, et la création d'une cour internationale de justice, ayant des juges permanents et des séances régulières fut décidée, mais pas mise à exécution.

On sait qu'après chaque conférence de la Haye les armements ont suivi une marche furieusement ascendante et qu'à celle de 1907 la question du désarmement fut résolument écartée du programme, à la grande douleur des délégués pacifistes. La déception

de ces derniers a été décrite d'une façon piquante par les journaux, qui ont fait remarquer qu'à mesure que s'édifiait le Temple de la Paix, pour la construction duquel M. Andrew Carnegie avait donné une somme de un million et demi de dollars, la paix de l'Europe et du monde devenait de plus en plus précaire. Lorsque sa construction fut décidée, éclata la guerre anglo-boer. Quand les plans furent adoptés, la guerre russo-japonaise fut déclarée. La pose de la première pierre eut lieu le jour même où l'empereur Guillaume partait pour Tanger et inaugurerait les complications marocaines entre la France et l'Allemagne. L'Autriche marqua l'achèvement du premier étage par l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine. L'achèvement du second étage trouva la France et l'Allemagne sur le point de rompre leurs relations, tandis que l'élévation de la toiture contempla la guerre de l'Italie avec la Turquie. Les peintures magnifiques qui décorent ses différentes salles ont été faites au bruit de la guerre des Balkans, et l'inauguration solennelle du Palais était à peine terminée que la guerre européenne venait transformer ce bel édifice élevé à la paix et à la concorde en un monument de désolation humaine.

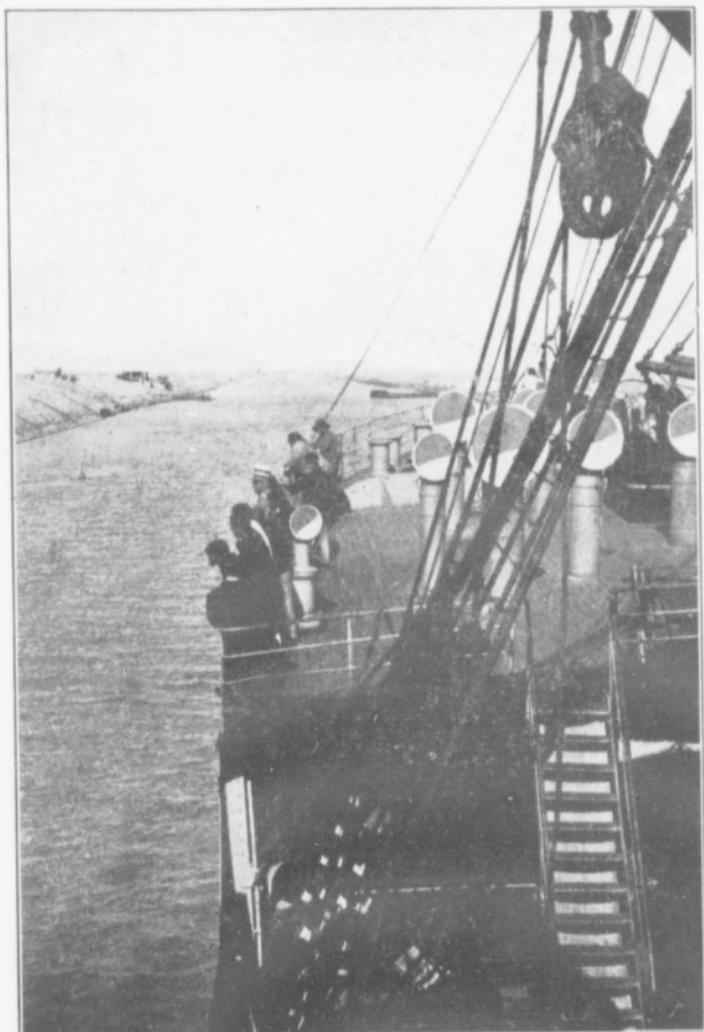
Le jour même où éclata la guerre, un congrès pacifiste devait se réunir à Constance. Ses membres furent soudain dispersés à tous les vents, et eurent mille peines de rentrer dans leurs pays respectifs. Le chant de la Paix entonné à la Haye, à Genève, à Constance, s'éteignit sous le grondement des canons et les gémissements des blessés. L'année où M. Carnegie donna dix millions de dollars pour la cause

de la Paix, les Etats-Unis, sa patrie, votaient la même somme pour construire des cuirassés.

“Nulle part l'histoire n'enregistre un naufrage plus complet d'une noble cause que celui qui a emporté le pacifisme,” dit le *New York World*. “Généreusement appuyé, il ne fut accepté qu'hypocritement. . . C'est le fiasco le plus colossal de notre siècle.” Ce qui est plus triste encore que le naufrage de la noble cause du pacifisme, c'est le déluge d'accusations injustes et de sarcasmes qu'ont déversé sur lui ceux qui applaudissaient naguère à ses succès. On n'a pas craint de le rendre responsable des désolations de la guerre en l'accusant d'avoir contribué à diminuer les préparatifs de défense, comme si le pacifisme pur et le pacifisme socialiste n'avaient pas travaillé également tous les pays, et comme si les ravages de la guerre n'étaient pas en raison directe de l'intensité et de l'immensité des préparatifs !

II

Mais un nouveau pacifisme a pris la place de l'ancien. Il ne vise plus, comme ce dernier, à des promesses d'arbitrage faites isolément de peuple à peuple, mais à un arbitrage universel et universellement imposé. Il s'agit ni plus ni moins de créer une fédération de tous les peuples qui sera chargée de rendre la guerre impossible en réprimant par la force toute velléité belliqueuse chez l'un ou l'autre des membres de la fédération. Ce mouvement se présente sous des auspices respectables, puisqu'il a reçu l'approbation et l'appui chaleureux du gouvernement des Etats-Unis, et que ce dernier en a même pris l'initiative.



Copyright, Underwood & Underwood, N. Y.

LA NAVIGATION DANS LE CANAL DE SUEZ

La "Ligue pour l'imposition de la Paix," a été organisée dans la fameuse Indépendance Hall, à Philadelphie, le 17 juin 1915, sous la présidence de l'ex-président William Howard Taft, et réunit trois cents membres choisis parmi les hommes d'Etat, les journalistes, les éducateurs, les ecclésiastiques, les juristes et les savants. La déclaration de principes votée par l'assemblée parle de la formation d'une "ligue des nations, exigeant des signataires de soumettre les différends qui n'auraient pu être réglés par des négociations soit à un tribunal juridique, soit à un conseil de conciliation," et obligeant les puissances signataires à "employer sur-le-champ leurs forces économiques et militaires contre celui de leurs membres qui se mettrait en état de guerre contre un autre membre de la ligue *avant* d'avoir soumis la question au tribunal ci-dessus."

Le premier congrès annuel de la Ligue a eu lieu à Washington les 26 et 27 mai 1916. Le congrès se borna à une série de discours terminée par un banquet où l'on vit assis à droite et à gauche de l'ex-président Taft qui présidait, le président Wilson et le vice-président Marshall. Les principes votés à l'assemblée d'organisation à Philadelphie furent réaffirmés et commentés par une élite de penseurs et d'hommes d'Etat.

On vient de voir que d'après ces principes la force coercitive des nations ne sera censée être utilisée contre un peuple belliqueux que dans le cas où il n'aurait pas *d'abord* soumis son différend au tribunal international. Cela prouve que dans la pensée des congressistes, il est impossible d'obtenir davantage, et que, cette formalité remplie, l'aréopage du monde

croira son rôle accompli et devra laisser libre cours aux échéances sanglantes. C'est l'aveu d'un des orateurs du congrès, l'ex-ambassadeur de Belgique, M. Théodore Marburg: "Nous ne prétendons pas, dit-il, que notre plan préviendra toutes les guerres. Des nations déterminées à commettre une agression pourraient se soumettre aux formalités requises, quittes à se battre *ensuite*."

Les difficultés insurmontables qui se dressent devant le louable et noble but des ligueurs pour la paix furent mises en évidence par leurs discours infiniment mieux que nous ne pourrions le faire.

"Ne commettons pas l'illusion d'oublier que cette guerre (la guerre de 1914-1917) a déchainé dans le monde entier l'esprit de conquête, la soif de territoire et les rivalités des puissances qui veulent dominer sur la terre et sur la mer," observa M. Oscar S. Strauss, ex-ambassadeur en Turquie. "Les efforts que nous avons faits pour maintenir notre neutralité, continua-t-il, au lieu de nous faire des amis, ne nous ont valu que de l'envie, de la méfiance et, de la part de quelques nations, de la haine. . . . Cette guerre mondiale est la preuve positive que la paix permanente ne viendra ni par le pacifisme sans la *force*, ni par la force sans le *droit*."

Or, d'après l'opinion de M. Benjamin Ide Wheeler, président de l'Université du Pacifique, qui ouvrit la discussion l'après-midi du second jour, "c'est une pure folie de vouloir entreprendre la réalisation automatique et infaillible de la paix — la paix dans tous les domaines, la paix partout et toujours. . . . Par son anthropologie et par sa zoologie, l'homme est un

mammifère homicide. Il tue son ennemi, et souvent il le mange."

Le caractère aléatoire et précaire de la paix qu'on voudrait fonder sur cette base — le consentement et la bonne volonté des peuples, et en particulier les désirs et les aspirations des classes ouvrières — ressort des remarques faites sur la guerre européenne par le président de la Fédération américaine du Travail, M. Samuel Gompers, lui-même un chaud partisan de la "Ligue pour la Paix": "Avant la guerre actuelle, dit-il, les classes ouvrières de divers pays actuellement en conflit donnèrent sincèrement leur parole, dans des congrès internationaux, qu'ils ne prendraient pas les armes les uns contre les autres. J'avoue que je plaçais une grande confiance dans ces promesses; mais en une heure de crise, déclenchée par des forces que les ouvriers n'étaient guère en mesure de neutraliser, leurs promesses furent emportées vers les quatre vents par les ultimatums de kaiser, roi, président et czar. La diplomatie secrète et l'autocratie arbitraire levèrent l'étendard des combats, poussèrent le cri de: "Défendons la patrie en danger!" et obligèrent ainsi les ouvriers de toutes les nations, sous peine d'être accusés de trahison, à renoncer aux serments faits devant l'autel de l'humanité. Devant l'urgence de la situation, leurs émotions patriotiques habilement exploitées par l'autocratie et le militarisme, la raison trébucha devant l'instinct naturel, et les ouvriers de toutes nations se lancèrent dans la voie tracée devant eux par les classes diplomatiques et dirigeantes."

Mêmes constatations dans le discours d'un professeur de sociologie et d'histoire de la civilisation de



Photo, Underwood & Underwood, N. Y.

LE PALAIS DE LA PAIX A LA HAYE

l'université Columbia, à Washington, M. Franklin H. Giddings, qui appela "la guerre agressive la plus monstrueuse de toutes les méthodes condamnables d'atteindre ses fins." Il déclara que "désormais la tâche la plus sérieuse non seulement des hommes d'élite mais aussi celle de millions de gens sensés en tous pays, serait de rendre un jour impossibles les procédés dévastateurs de la sauvagerie." Puis il conclut: "Une fédération de nations désirant la paix et convenablement organisée pour empêcher la guerre, voilà en quoi repose notre espoir de progrès matériel et moral pour l'humanité." Or, le même orateur venait de dire textuellement ceci: "Le monde civilisé ne fera plus reposer ses espérances sur la croyance mal étayée que l'humanité devient nécessairement meilleure quand elle devient plus riche et plus accoutumée au bien-être. Jamais plus, il ne se trompera d'une façon aussi phénoménale sur la vraie valeur des forces du mal qu'il s'agit encore d'attaquer et de vaincre."

L'erreur phénoménale que le savant professeur dénonçait, le congrès pacifiste de Washington ne venait-il pas de s'en bercer deux jours durant? Ne venait-il pas de fonder tout l'espoir de la paix du monde sur la fragile nacelle des sentiments pacifiques de l'humanité, nacelle dont le Congrès avait lui-même éloquemment et tristement constaté le naufrage?

III

Une autre étape du pacifisme international a été marquée par l'entrée en scène des Etats-Unis et du président Wilson. Au printemps de 1916, le prési-

dent Wilson prononça dans plusieurs centres, tels que New-York, Chicago, St-Louis, Cleveland, Milwaukee, une série de discours connus sous le nom général de "Preparedness Speeches," dans lesquels il se fit le champion d'un grand mouvement militaire qui s'est développé depuis d'une façon prodigieuse. Ces discours furent une véritable cloche d'alarme, un appel aux armes, fait à la lueur des flammes qui dévorent l'Europe. En voici quelques phrases:

"Je ne puis vous dire ce que seront demain les relations internationales. Ce n'est pas l'Amérique qui dirige le monde... Les dangers sont infinis et continuels. Le monde est en feu et les matières inflammables sont partout... Nul ne peut dire si nous serons ou non entraînés dans la mêlée... Nous n'avons pas actuellement sous les armes le nombre d'hommes nécessaire en temps de paix... Ce que je demande, c'est une armée d'au moins un demi-million d'hommes exercés qui puissent, en cas de danger, constituer immédiatement une réserve nationale... Mon opinion est que notre marine devrait être sans comparaison la plus puissante du monde."

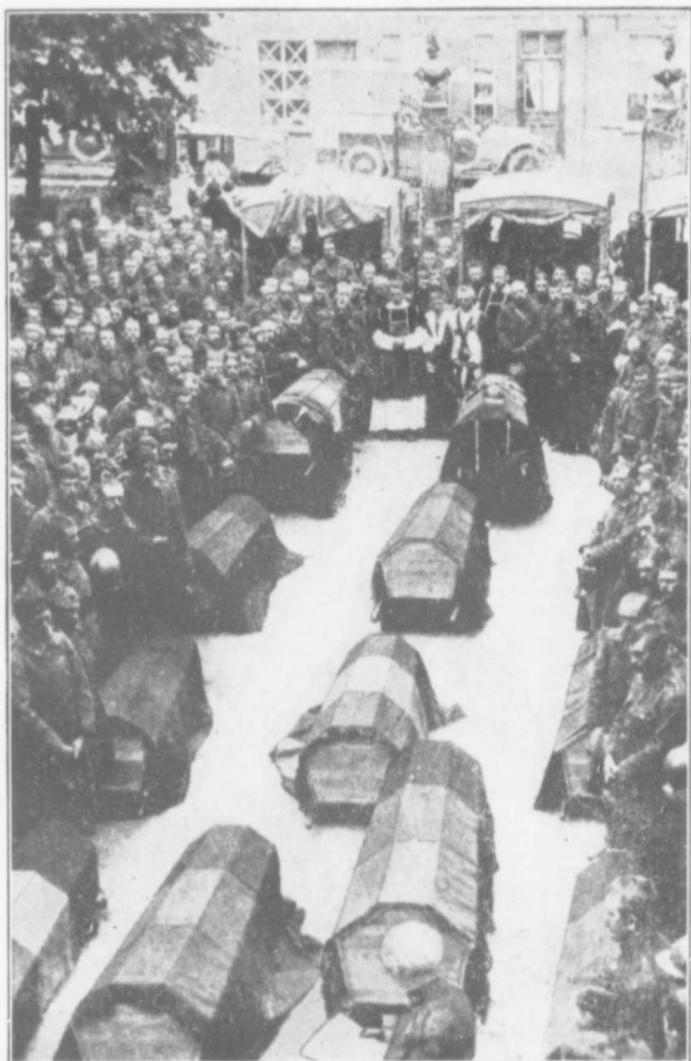
Il n'en fallait pas davantage pour transformer la pacifique république — elle avait pris le goût des armes en 1900, lors de sa guerre avec l'Espagne — en une grande puissance militaire. Au mois d'octobre de la même année, le congrès américain avait voté pour le développement de l'armée et de la marine, pour des fortifications et d'autres buts militaires, des crédits qui s'élevaient à sept cent millions de dollars, soit une somme de quarante dollars par contribuable. "Cette somme," fit remarquer un député, "dépasse de 120 millions les programmes de

constructions navales de toutes les autres nations réunies durant les dix années qui ont précédé la guerre européenne, et fait des Etats-Unis — au point de vue des dollars — la plus grande puissance navale du monde.”

Peu après la tournée militariste de M. Wilson, le 13 mai 1916, avait lieu à New-York une parade monstrueuse dont le but était de montrer d'une façon irréfutable que le sentiment de la nation est en faveur des préparatifs de guerre. Des manifestations semblables se répétèrent dans plusieurs grandes villes.

Et voilà comment une nation de cent millions d'habitants, jouissant de tous les avantages d'une prospérité merveilleuse, d'une liberté civile et religieuse qui a fait école dans les deux mondes, dont le territoire est borné par deux océans, une nation qui, moins que toute autre, peut s'attendre à une attaque du dehors, vrai paradis du pacifisme — voilà comment les Etats-Unis prennent le vertige et se lancent tête baissée dans la voie des armements qui ont fait le malheur de l'Europe ! Comment ce pays pourrait-il désormais sans hypocrisie ou sans inconséquence proposer la paix et le désarmement ?

Au mois de décembre 1916, le président Wilson adressait aux puissances belligérantes sa fameuse invitation à cesser les hostilités, tout en disant ignorer la vraie cause de la guerre. Un mois plus tard, à l'occasion des cérémonies d'inauguration, il énumérait certains principes américains, dont voici les principaux : 1° la base essentielle de la paix est l'égalité des peuples ; 2° la paix ne peut être établie sur l'équilibre armé ; 3° les gouvernements obtiennent des gouvernés leurs justes pouvoirs ; 4°



Photo, Underwood & Underwood, N. Y.

ENTERREMENT DE SOLDATS ET OFFICIERS BELGES DERRIÈRE LA
LIGNE DU FRONT

les mers devraient être également libres et sûres pour tous les peuples; et 5° les armements nationaux devraient être limités.

Ces principes, le président Wilson devait les développer plus longuement le 22 du même mois, dans un discours mémorable prononcé devant le Sénat, mais dont le principal sujet fut la paix du monde et les moyens de l'établir sur une base permanente. En abordant ce sujet, le président annonce au monde l'intention des Etats-Unis de participer désormais à la grande politique internationale.

"Je propose, disait M. Wilson, que les nations adoptent d'un commun accord la politique du président Monroe comme la doctrine de l'univers; qu'aucune nation ne cherche à étendre sa politique sur une autre nation ou sur un autre peuple, mais que chaque peuple, petit ou grand, soit libre de déterminer sa propre politique et ses propres moyens de développement, libre, c'est-à-dire nullement menacé ou intimidé."

Il eût été difficile de formuler des principes politiques plus vitaux, plus purs et plus féconds. La presse des deux mondes souligna ce discours de son admiration, tout en faisant remarquer le caractère "pontifical" et "abstrait" de cette "noble chimère." Le président des Etats-Unis, dit le *Morning Post*, de Londres, "ne propose rien moins qu'une complète transformation du caractère de l'humanité." "M. Wilson est obsédé de l'idée d'inaugurer dans le monde l'âge d'or de la fraternité universelle," dit le *Journal* de Paris. "Son projet est la simplicité même, mais il suppose un nouveau type d'humanité. Depuis que le monde est monde, les passions humaines

ont suscité des conflits à toutes les étapes de son organisation: dans les familles, dans les tribus, chez les nations, entre groupes de nations."

Puis le président aborde résolument la question de la paix du monde. "La paix du monde, dit-il, doit être suivie d'un concert définitif des puissances qui assurera le monde contre une catastrophe semblable à celle qui s'est abattue sur l'Europe... Il est absolument nécessaire de créer une puissance destinée à garantir la permanence de la paix, puissance tellement supérieure à celle de l'une quelconque des nations actuellement belligérantes ou à toute alliance déjà formée ou projetée, qu'aucune nation ou aucune combinaison probable de nations ne puisse l'affronter ou lui résister. Si l'on doit rendre la paix durable, il faut que la force organisée et supérieure de l'humanité en soit la gardienne."

IV

Nous sommes ici devant un douloureux dilemme psychologique: le président et ses conseillers se livrent-ils à une gageure machiavélique, ou sont-ils frappés d'incohérence politique et morale? Dieu seul le sait, mais ce que nous pouvons constater de nos propres yeux et avec notre simple raison, c'est que les Etats-Unis, en intervenant dans le conflit européen, donnent au monde le spectacle d'une inconcevable contradiction: d'une part, des invites à la paix adressés, au nom des "principes américains," à tous les belligérants du grand conflit mondial; d'autre part, à quelques mois de distance (avril 1917), on les voit entrer dans ce même conflit avec une

détermination et une énergie extraordinaires et avec des moyens fabuleux; d'une part, on énonce des principes sublimes qui, mis en pratique, termineraient les conflits existants et assureraient une paix stable pour l'avenir; et d'autre part, des démonstrations et des préparatifs militaires qui dépassent tout ce qu'ont fait dans le passé les puissances les plus guerrières du vieux monde. Encore une fois, nous assistons à un double jeu de diplomatie et de politique de nature à déconcerter et à frapper de stupeur les philosophes et les moralistes.

A quoi se réduit le système de pacification universelle proposé — au nom d'un grand peuple — par un de ses plus éminents présidents? A la limitation des armements, préconisée d'abord par M. Wilson? Non, mais à une coalition d'Etats plus formidable que tout ce qu'on a vu jusqu'ici, puisqu'elle doit laisser si loin derrière elle "toute alliance déjà formée ou projetée, qu'aucune nation ni aucune combinaison probable de nations ne puisse l'affronter." C'est donc le militarisme intensifié. C'est la "paix armée" du système européen vieux jeu, établie sur une échelle plus colossale encore; c'est le *si vis pacem para bellum* (si tu veux la paix prépare la guerre) porté à sa dernière puissance possible, puisqu'il englobera le monde entier!

Le nouveau militarisme réussira-t-il mieux que l'ancien? Le monde armé jusqu'aux dents maintiendra-t-il mieux la paix que l'Europe-arsenal? Qui peut garantir que le bloc intangible de la Fédération universelle des Etats restera longtemps sans fissure et qu'il ne se formera pas un jour un deuxième bloc qui osera affronter le premier? Et dans ce cas,



Copyright, Underwood & Underwood, N. Y.

UNE RUE DE JÉRUSALEM

l'équilibre armé sera rétabli, le monde sera derechef divisé en deux camps hostiles, réclamant chacun pour lui l'apanage des bons sentiments, le monopole des idées pacifistes, la prérogative de défenseur du droit.

Le président Wilson et ses amis n'ont, semble-t-il, rien appris de l'histoire ancienne et moderne, ni surtout de celle des dix dernières années. Ils oublient que la guerre européenne — produit de rivalités et de jalousies intenses, de conflits ethniques ou économiques, récents et anciens, comme de vieilles rancunes politiques — a décuplé, centuplé les haines déjà profondes qui divisaient les peuples. "Comment évaluer la somme prodigieuse de haines que l'Allemagne a pris à tâche d'accumuler contre elle jour après jour, depuis trente mois?" demande la *Bibliothèque Universelle* de janvier 1917. "Il n'est recoin si obscur de l'Europe occidentale, du monde slave et de l'empire britannique d'où ne s'élève un cri d'indignation et d'horreur... C'est l'ex-communication majeure et l'interdit." A quoi il faut ajouter l'exécration non moins convaincue à laquelle, en Allemagne et chez ses alliés, on voue les pays de l'Entente, notamment l'Angleterre.

Quand d'amères et anciennes rancunes séparent les membres d'un même empire; quand, dans les divers Etats belligérants, s'entre-dévorent les partis politiques et religieux; quand, en pleine union sacrée, au moment où le territoire de la patrie est envahi, s'affichent d'absurdes suspicions et des mécontentements féroces en partie dus aux maux causés par la guerre; quand la démagogie lève sa tête grimaçante; quand l'anarchie et la révolution, longtemps comprimées, semblent prêtes à éclater en Allemagne, en

Autriche, en Grande-Bretagne, en France, comme en Turquie, en Chine et en Russie, — on se demande avec angoisse si l'unification morale du monde au moyen de pompeux protocoles — si le Conseil mondial des Etats ou la Fédération universelle — n'est pas une illusion de plus, une nouvelle édition considérablement augmentée de la chimère pacifiste de La Haye !

La civilisation est arrivée à un dangereux tournant de sa route séculaire. L'Europe, prise de vertige, a versé dans l'abîme, et le monde la suit de près dans sa course. S'arrêtera-t-il sur le bord du précipice, ou continuera-t-il sa marche, aveuglé par un mirage ? Voilà la grande question que nous désirons soulever dans ces pages.

Nous nous inclinons avec respect devant les esprits élevés et généreux que l'idée de la guerre révolte, et qui ne peuvent se résoudre à contempler paisiblement le militarisme continuant ses méfaits au sein de la famille humaine. Honneur à tous ceux qui restent fidèles dans leurs cœurs à la loi divine qui dit : "Tu ne tueras point," mais "tu aimeras ton prochain !" Honneur à ceux qui croient à l'idéal quand même, et qui savent que Dieu règne. Mais précisément parce que — avec eux — nous savons que Dieu règne, nous nous défions des béquilles humaines, et nous sentons le besoin d'attendre de Lui seul, par le moyen de sa Parole, source unique de la vérité, le remède efficace aux maux de notre pauvre humanité.



CHAPITRE V

Le Christianisme a-t-il fait Faillite ?

I

Le remède viendra par le christianisme.

Mais cette affirmation appelle deux objections qui sont sur toutes les bouches depuis tantôt trois ans. Voici la première: "Pourquoi Dieu n'intervient-il pas dans cet affreux conflit? Pourquoi n'exerce-t-il pas ses châtiments sur les auteurs d'une agression criminelle contre des populations paisibles et inoffensives?"

La réponse à la première de ces questions est faite par le pape Benoît XV dans son Allocution du 22 janvier 1915: "Dieu permet que les nations qui l'ont oublié et méprisé pour s'enfoncer dans les soucis de la terre se châtient mutuellement de leurs propres mains." "Plusieurs peuples d'Europe ont très gravement péché, quoique à des degrés divers, contre la vertu de religion et contre la vertu de justice," disait en 1916 l'archevêque de Montréal... "Ils ont, tout en s'acharnant contre les petits et les humbles, favorisé chez les grands les malversations les plus scandaleuses. Ces crimes, tout à la fois individuels et sociaux, ne pouvaient rester impunis. Ils s'expient effroyablement par le sang et par les larmes. Et dans le vaste creuset où les nations se consomment comme des métaux en fusion, Dieu, nous aimons à le

croire, prépare pour l'avenir des consciences plus fermes et plus pures."

Dans son récent livre sur le *Pape et la Guerre*, Mgr L.-A. Paquet ajoute à ce qui précède: "Quel est celui des belligérants actuels (nous parlons surtout des Etats dirigeants) quel est celui de ces Etats qui n'a pas très souvent péché et très gravement prévariqué?... Cette guerre-ci... est surtout et pardessus tout la revanche de Dieu contre les sociétés pécheresses. Les crimes de Sodome firent submerger le monde dans un déluge d'eau. Les crimes beaucoup plus graves d'irrégion... ont plongé les nations dans un déluge de sang."

Un Français qui aime passionnément sa patrie, et qui est en même temps un ardent évangéliste, le pasteur Ruben Saillens, a répondu à la même question. Nous lui donnerons aussi la parole:

"Le silence apparent de Dieu dans l'agonie d'un monde est, peut-être, ce qui nous semble le plus douloureux en ce moment. Cette énigme a toujours angoissé la pensée humaine et même la pensée chrétienne. Elle semble subsister jusque dans l'au-delà: "Jusques à quand, ô Maître saint et véritable, "tarderas-tu à juger, et à tirer vengeance de notre "sang sur les habitants de la terre?" (Apoc. 6: 10.)

"Eh bien ! il faut avoir le courage de le dire: c'est par amour que le Juge se fait violence à lui-même et n'intervient pas encore pour arrêter le mal et punir les criminels !

"Oui, par amour !

"Si Dieu commençait à juger, où s'arrêterait-il ? Sa justice se bornerait-elle à punir le Turc et le Germain ? N'y a-t-il pas d'autres meurtriers que

ceux que nous flétrissons ? En France, en temps de paix, étions-nous donc tous des saints ? Et le monde n'est-il pas coupable ?

“Ah ! si Dieu nous exauçait ?

“Si Dieu nous exauçait, s'il commandait enfin que, devant son trône, parussent tous les hommes, et que les livres fussent ouverts pour qu'il soit rendu à chacun selon ses œuvres; si Dieu nous exauçait, s'il se mettait à faire prompte et entière justice, alors savez-vous ce que l'on verrait ? On verrait la plupart des hommes, de toutes races et de toutes conditions, éperdus, se voiler la face, se cacher, s'enfuir loin, le plus loin possible, de la justice qu'ils ont invoquée... On les entendrait, eux qui se plaignent de la brutalité des catastrophes, appeler à leur aide les catastrophes elles-mêmes: “Montagnes, tombez sur nous !” (Luc 23: 30.) Tout plutôt que de rencontrer le regard du Saint et du Juste !... Victimes aujourd'hui, n'avons-nous, hier, fait souffrir personne ? N'avons-nous pas, nous aussi, — avarés, injustes, idolâtres, licencieux, orgueilleux, égoïstes — n'avons-nous pas tous sur les mains le sang de notre prochain ?

“C'est donc pour laisser aux hommes le temps de se repentir et de venir à Lui que Dieu tarde à faire justice...”

II

La deuxième question fait le titre de ce chapitre: “Le christianisme a-t-il fait faillite?” Autrement dit: “Le christianisme est dans le monde depuis dix-neuf siècles; comment se fait-il qu'il n'a pas fait davantage pour l'Europe ? Comment se fait-il qu'il

ait laissé déclencher les forces du mal — entre nations qui se disent chrétiennes — en un conflit tel que celui auquel nous assistons ? Quelle assurance avons-nous que le christianisme fera mieux à l'avenir qu'il n'a fait dans le passé ?”

Le scandale donné aux non-croyants par ces milliers de chrétiens qui s'entr'égorgeant s'exprime avec une douloureuse ironie par la plume d'un écrivain français, Romain Rolland: “Quant aux représentants du Prince de la Paix, prêtres, pasteurs, évêques, c'est par milliers qu'ils vont dans la mêlée pratiquer, le fusil au poing, la parole divine: “*Tu ne tueras point, et: Aimez-vous les uns les autres.*” Un quotidien hindou et païen, publié à Calcutta, *Amrita Bazar Patrika*, prévoyant le conflit européen, infligeait, quelques jours avant l'ouverture des hostilités, cette sanglante réprimande à la civilisation chrétienne: “Si l'Europe se trouve dans cette condition, c'est parce qu'elle est sans religion. Elle a besoin d'une religion vivante, sinon elle disparaîtra de la face de la terre.”

Disons d'emblée que la question posée en tête de ce chapitre repose sur un malentendu. Elle part de l'idée erronée qui confond l'ère chrétienne avec le règne de Jésus-Christ; de l'idée que c'est le règne visible de Jésus-Christ qui est dans le monde depuis la chute de l'empire romain au cinquième siècle, c'est-à-dire depuis que les peuples barbares ont embrassé le christianisme. Cette idée très répandue est néanmoins très fausse.

Voici ce qu'on lit dans saint Luc: “Les Pharisiens lui ayant demandé (à Jésus) quand viendrait le royaume de Dieu,” il leur répondit: “Le royaume de



Photo, Underwood & Underwood, N. Y.

LE ROI ALBERT ET LA REINE ELISABETH DE BELGIQUE

Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards. On ne dira point: Il est ici, ou: il est là; car voyez, le royaume de Dieu est au-dedans de vous," c'est-à-dire dans les cœurs croyants et transformés par la grâce divine. (S. Luc 17: 20, 21.)

Jésus l'avait déclaré à Pilate: "Mon royaume n'est pas de ce monde; si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs; mais maintenant mon royaume n'est point d'ici-bas." A la question de Pilate: "Tu es donc roi?" Jésus répondit: "Tu le dis, je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre *témoignage* à la vérité." Telle avait aussi été la mission de Jean-Baptiste: "rendre témoignage à la lumière," avec cette différence que Jésus était lui-même la vérité. En envoyant ses disciples à leur vaste et sublime apostolat, au jour de la Pentecôte, notre Seigneur leur dit: "Vous me rendrez *témoignage* à Jérusalem, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre." Jusqu'à la fin des temps, la mission de l'Eglise devait rester la même: un témoignage rendu, par des hommes transformés, à la résurrection du Sauveur et à la puissance miraculeuse du Saint-Esprit: "Celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé. Cet évangile du royaume, dit Jésus, sera prêché dans le monde entier, pour être un *témoignage* à toutes les nations; alors la fin arrivera." (S. Jean 18: 36-38; 1: 8; Actes 1: 8; S. Mat. 24: 14.)

Nulle part, dans l'Evangile, on ne voit que le royaume de Dieu devait être établi dans le monde avec la pompe et l'appareil guerrier des puissances terrestres. Pas davantage n'y voit-on la prédiction

que des peuples entiers embrasseraient réellement la foi avec ce qu'elle a d'intime, de sanctifiant, de miraculeux. Jésus dit à ses apôtres: "Voyez, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups... Vous serez en haine à tous à cause de mon nom." Et pour les rassurer, il ajoute: "Je ne vous laisserai point orphelins; je viendrai à vous." Mais leur sort ne sera guère meilleur que n'avait été le sien: "Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier... S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront, vous aussi." (S. Mat. 10: 16, 22; S. Jean 14: 18; 15: 19, 20.)

D'autre part, Jésus et S. Paul appellent Satan "le Prince de ce monde," "le Dieu de ce siècle," ce qui semble indiquer que durant le temps qui s'écoulerait entre son ascension et la fin du monde (ou du *siècle*) le monde serait, malgré la présence de l'Eglise de Jésus-Christ, dominé, conduit, inspiré par Satan. (Le mot *aïôn* traduit *siècle*, ou *âge*, désigne l'âge évangélique ou l'ère chrétienne, S. Jean 12: 31; 15: 30; 2 Cor. 4: 4; comparer Tite 2: 12; S. Mat. 24: 3.) En un mot, le royaume de Jésus-Christ, selon les déclarations des prophètes, ne devait s'établir sur la terre qu'à la "fin du monde," c'est-à-dire à la fin du *siècle* présent, ou de l'ère actuelle.

III

Jusqu'à l'heure solennelle qui marquera la fin des empires d'ici-bas, les nations — plus ou moins affectées par les enseignements du Christ, et quoique adhérant extérieurement à la foi — resteront néanmoins païennes de cœur. Bon nombre de leurs

coutumes porteront l'aspect et même le vernis du christianisme, mais, à regarder en-dessous de la surface, on constatera qu'elles sont rongées par le cancer du péché. Vers la fin des temps, la faillite du christianisme historique, officiel, géographique, deviendra évidente à tous les regards: "Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il de la foi sur la terre?" demande notre Seigneur. "Dans les derniers jours," prédisait S. Paul, "il viendra des temps difficiles. Car les hommes seront égoïstes, cupides, fanfarons, superbes, blasphémateurs, rebelles à leurs parents, ingrats, impies, sans affection, sans loyauté, calomniateurs, intempérants, cruels, ennemis des gens de bien, traîtres, insolents, enflés d'orgueil, amis des voluptés plus que de Dieu, *ayant le dehors de la piété, sans en avoir la réalité.*" (S. Luc 18: 8; 2 Tim. 3: 1-5.)

Il n'est pas superflu de prouver que cette doctrine est parfaitement d'accord avec les faits. Dans son Encyclique du 16 novembre 1914, le pape Benoît XV écrivait: "L'esprit du Christ ne règne pas aujourd'hui. Plus que jamais auparavant, on parle de fraternité, et cependant la fraternité est plus inconnue qu'elle ne l'a jamais été. Nations, races, villes et individus sont plus divisés aujourd'hui par l'égoïsme et par des haines implacables que par les frontières politiques." Dans une lettre au cardinal-vicaire, datée du 4 mars 1916, le pape ajoutait: "Cette guerre nous apparaît comme le suicide de l'Europe civilisée."

"Ce qui a fait faillite," disait de son côté le pasteur Babut, de Nîmes, peu avant sa mort, "c'est ce christianisme héréditaire, traditionnel et superficiel qui est celui des nations... On a vu et l'on voit dans bien des cas, chez bien des peuples, ce christianisme-là



Photo, Underwood & Underwood, N. Y.

VICTOR EMMANUEL II, ROI D'ITALIE

se traîner à la remorque du nationalisme et du militarisme le plus aveugle et le plus fanatique: on a vu absoudre et glorifier les entreprises les plus criminelles contre la paix, contre la justice, contre la liberté des peuples, surtout celle des petits et des faibles. Faut-il nous en étonner? Jésus déclare que nul n'appartient à son royaume s'il n'est né de nouveau. Il ne reconnaît pour ses vrais disciples que ceux qui portent sa croix et qui le suivent... Il prévoit que la résistance du monde à l'Évangile durera jusqu'à la fin, et n'attend que de son retour personnel pour juger les vivants et les morts, le triomphe définitif de la vérité et de la justice. Ceux qui savent tout cela ne verront pas dans les calamités actuelles un motif de douter de Jésus-Christ... Que la France ou ses alliées soient des nations chrétiennes, nous ne le prétendons pas. Il n'y a pas de nations chrétiennes."

Cette conclusion est aussi celle d'un journal suisse, intitulé *Le Missionnaire*. Parlant, peu après le commencement de la guerre européenne, il disait: "L'orage s'amoncelait depuis plusieurs années, depuis plusieurs siècles même." Puis il clouait au pilori "l'incroyable lâcheté, la cupidité insatiable et la mauvaise foi... dont la race blanche s'est rendue coupable depuis 400 ans" vis-à-vis des "races plus faibles, les Peaux-Rouges de l'Amérique, les Nègres de l'Afrique, les Aborigènes de l'Australie, les Chinois, etc. Aujourd'hui encore, dit-il, ces cupidités se commettent avec un cynisme révoltant au Congo, au Caméroun, sur l'Amazone et ailleurs... Conséquence de ce que nous venons de dire, ces iniquités, ces richesses mal acquises, ces jouissances criminelles appelaient un jugement. Croyez-vous que les gémis-

sements des nègres, l'indignation des Chinois, le sang des Arméniens, n'ont pas crié vengeance au ciel ? Est-ce une raison parce que l'Europe est puissante, intelligente, favorisée à tous égards, et que ces autres peuples sont moins doués, pour que nous puissions continuer impunément ! Aujourd'hui l'Europe se ruine et s'épuise elle-même. C'est un jugement."

IV

Non ! ce n'est pas le christianisme du Christ — ce n'est pas sa sublime doctrine de désintéressement et de pardon — qui a fait faillite. Ce n'est pas davantage la puissance du Saint-Esprit promise à tous ceux qui la demanderaient à Dieu, et qui fit du christianisme apostolique une apparition morale et économique idéale et jamais répétée; c'est le faux christianisme, c'est le matérialisme pratique des masses humaines, des foules ambitieuses ou simplement veules, jouisseuses et égoïstes: voilà ce qui a fait faillite, ou plutôt ce qui a causé la faillite de la civilisation, et produit à notre époque la guerre effroyable dont le monde est témoin, une guerre où, depuis trois ans, des millions d'hommes appartenant aux mêmes églises et adorant le même Dieu, mais divisés en deux camps hostiles, s'entretuent tout en demandant la victoire à Celui qui a dit: *Tu ne tueras point !*

Mais il ne faut pas oublier que les masses se composent d'individus. Et si elles sont coupables, c'est que les individus le sont aussi. Si elles sont guerrières, haineuses, jalouses, convoiteuses, vindicatives, c'est que tous ces péchés se retrouvent chez les individus.

Tandis que si les millions d'individus qui se disent chrétiens, qui font régulièrement acte de présence aux offices religieux, appliquaient, et dans la morale privée et en matière politique, les principes du christianisme: aimer son prochain comme soi-même, traiter autrui comme on voudrait être traité par lui, — infailliblement l'état général de la société serait transformé et le christianisme deviendrait vainqueur dans le monde.

Qui peut douter qu'une confession nette, franche, précise des iniquités politiques et sociales, faite au nom d'un peuple par ses représentants, n'amenassent, encore aujourd'hui, avec la bénédiction divine, la cessation des luttes fratricides? Quelque chose d'inouï se produirait dans le monde, si tous ceux qui portent le nom du Christ avaient le courage de dire avec Henry Barbier: "Chrétiens, nous sommes responsables de la guerre déchainée à travers l'Europe; je l'ai dit, et j'ajoute: nous sommes responsables de l'avenir de la Patrie et du Monde..."

Et avec la société des pasteurs de l'Eglise nationale suisse (1914): "Les disciples du Christ sont dans la confusion et la tristesse, parce que leur Maître est méprisé et bafoué... La plupart des Eglises qui professent d'accomplir son œuvre semblent avoir abandonné tout effort pour résister à un état de choses qui est la négation brutale de l'idéal chrétien. Elles invoquent non le Dieu de paix, mais le Dieu des batailles; elles prétendent célébrer sur le sang versé le "Te Deum" de la victoire. Le monde doit fournir des martyrs à la cause de la fraternité humaine: les communautés chrétiennes sont incapables d'en fournir; le monde demande la réalisation de la prophétique



Photo, Underwood & Underwood, N. Y.

LE ROI PIERRE DE SERBIE

Cité de la Justice, et les Eglises ont été impuissantes à la créer... En tout ceci nous prenons notre part d'humiliation."

Malheureusement, nous pensons, parlons et agissons volontiers comme notre père Adam qui se disculpait devant Dieu en confessant le péché d'Eve. Il est plus facile de discerner les fautes d'autrui que les siennes propres. Les crimes de nos ennemis nous apparaissent sous un jour accablant, et nous savons les exposer avec une logique implacable et une lucidité merveilleuse. Par contre, nous oublions volontiers et nous taisons, oh combien facilement ! les crimes de la patrie, ceux qu'elle a commis il y a un siècle, il y a deux siècles, — crimes dont nous sommes solidaires, puisqu'une nation ne meurt pas, — crimes inexpiables, non confessés, mais gravés avec un burin de fer sur le marbre de l'histoire. Tôt ou tard, ainsi le veut l'inexorable Justice, le châtement tombe sur une génération innocente du forfait, mais qui le connaissait et qui n'offrit ni confession ni réparation. On sait comment, un demi-siècle après un acte de félonie commis par le roi Saul, les jugements de Dieu frappèrent le pays d'Israël tout entier, et ne se retirèrent qu'après qu'on eût offert en expiation la vie de sept malheureux descendants de ce malheureux roi. (2 Samuel 21: 1-14.)

Non ! encore une fois, le christianisme n'a pas fait faillite. Si les nations n'en éprouvent pas aujourd'hui les bienfaits, c'est qu'elles ne l'ont pas mis à l'épreuve en tant que nations. Par contre, si le cadre de cet opuscule le permettait, nous pourrions donner au lecteur des preuves incontestables et très actuelles du fait que le pur christianisme est plus vivant et

plus beau que jamais dans sa sphère légitime, celle de la vie individuelle.

Aussi, avec *Evangile et Liberté*, nous dirons : "Ne désespérons pas. Quelque effrayant que soit le cataclysme que la folie de l'homme a déchainé sur notre malheureuse terre, quelque formidable que soit encore l'iniquité, revêtue, odieuse hypocrisie, du manteau de l'Evangile : — par l'esprit de Christ, par la puissance de vie et de victoire qui est dans l'Evangile, le Règne de Dieu vient. Il vient dans la douleur, il vient dans les larmes, il vient à travers l'horreur des champs de bataille, mais il vient et l'épouvante même de la calamité qui ébranle le monde hâtera sa venue."

A quoi nous ajoutons cette parole prophétique d'Henry Barbier, déjà cité : "Si nous ne nous contentons pas d'être "des hommes d'église" — dont l'humanité d'aujourd'hui n'a que faire — si nous sommes résolus à être des disciples du Christ, alors, n'en doutez pas, "l'on verra le Fils de l'Homme venir sur les nuées avec une grande puissance et avec gloire et cette génération ne passera point que cela n'arrive."



CHAPITRE VI

Les Avant-Coureurs de la Guerre finale

I

Le Royaume de la Paix et de la Justice, qui sera le "règne de Dieu," approche à grands pas. Et son approche est marquée dans le cours des siècles par la marche des grandes invasions inscrites au cadran de la grande Horloge de Dieu. Six étapes guerrières, six vastes invasions, six grands et terribles avant-coureurs doivent annoncer au monde l'arrivée du règne de Jésus-Christ au sein de son humanité rachetée.

Ces fléaux dévastateurs doivent commencer leur avalanche sinistre et séculaire à partir du cinquième siècle. Envoyés de Dieu pour arrêter les peuples chrétiens sur la pente glissante de la déchéance, leur but politique était la destruction du colosse romain, tant en orient qu'en occident. La destruction de l'empire avait déjà été annoncée par la prophétie de Daniel (chap. II) qui représente la suite des grands empires du monde sous l'image d'une immense statue métallique divisée en quatre parties: la tête d'*or*, la poitrine et les bras d'*argent*, le ventre et les hanches d'*airain*, les jambes de *fer* et les pieds et les orteils en partie de *fer* et en partie d'*argile*. Selon l'interprétation qu'en donne le prophète au roi Nabuchodonozor, ces quatre parties métalliques

représentent quatre royaumes ou empires. "C'est toi, lui dit-il, qui es la tête d'or. Après toi il s'élèvera un autre royaume, moindre que toi; puis un troisième royaume, d'airain, qui dominera sur toute la terre. Un quatrième royaume sera fort comme le fer."

"La célèbre vision de Daniel..." dit l'abbé Mémain, "contient le plus magnifique résumé de l'histoire du monde, depuis cette époque jusqu'à la fin des temps... Il suffit de la lire pour en comprendre toute la portée." (*L'Apocalypse de S. Jean*, p. 63.) "La tête d'or," dit l'auteur des notes de la Bible de l'abbé Crampon, "figure la monarchie babylonienne personnifiée dans Nabuchodonozor... Un autre royaume, l'empire des Mèdes et des Perses... Un troisième royaume, fondé par Alexandre le Grand, qui ajoute la domination de l'Orient à celle des Grecs... Un quatrième royaume, selon beaucoup de commentateurs, l'empire romain. Les jambes de fer qui lui sont attribuées, verset 33, se rapportent sans doute à la première période de son histoire, période de force irrésistible; dans la seconde période, celle du fer uni à l'argile, à la force se joindra la faiblesse."

Au chapitre VII, le prophète revoit en vision les mêmes empires sous l'image de quatre bêtes féroces: un lion, un ours, un léopard et une bête à dix cornes. La quatrième bête, dit en note la Bible Crampon, est le "symbole de la quatrième monarchie universelle, de l'empire romain, caractérisé par le fer, comme dans la statue du chapitre II." Les dix cornes "correspondent aux dix orteils de la statue (II, 41). Elles signifient la multitude d'Etats auxquels donna naissance la dissolution de l'empire romain," c'est-à-dire les royaumes modernes issus des grandes invasions

barbares. Or ces grandes invasions successives en occident comme en orient forment le sujet spécial d'une prophétie de l'Apocalypse appelée les Sept Trompettes. Quatre invasions mettent fin à l'empire d'Occident, deux à l'empire d'Orient; la septième sera universelle et frappera tous les royaumes de la terre, qui devront faire place à un règne de fraternité, d'amour et de vie sans fin.

La première Trompette prédit les invasions gothes sous Alaric, en orient puis en occident, durant trente-trois ans.

La deuxième Trompette annonce les déprédations des Vandales sous le terrible Genséric sur les côtes de la Méditerranée durant vingt-trois ans.

La troisième Trompette décrit l'apparition soudaine et terrifiante des Huns sous Attila en Germanie et en Gaule de 451-453.

La quatrième Trompette marque l'extinction de l'empire d'occident sous les Hérules en 476.

La cinquième Trompette prédit la grande invasion arabe aux VII^{me} et au VIII^{me} siècles, sous Mahomet, Aboubekre, Omar et Tarik, et lui assigne cent cinquante ans.

La sixième Trompette annonce la longue et intolérable domination turque sur la chrétienté byzantine durant près de quatre cents ans.

Enfin, sous la septième Trompette, on voit l'empire du monde passer — après d'horribles convulsions — entre les mains de "notre Seigneur et de son Christ." (Apocalypse, chapitres 8, 9 et 11, versets 14-19.)

Merveilleux panorama prophétique que celui des sept Trompettes de l'Apocalypse! Majestueux enchaînement de la pensée divine et des événements

humains ! Sublime et mystérieux Chronomètre, celui qui marque, siècle après siècle, l'approche irrésistible de la fin des guerres, des famines, des injustices, des maladies et de la mort ! Approche donc à grands pas, à travers mille massacres, ère bénie vers laquelle des multitudes ont pleuré d'espérance, objet de l'attente indescriptible de l'humanité souffrante !

II

La chrétienté de la fin du quatrième et du commencement du cinquième siècle avait perdu la pureté et la simplicité de celle du premier siècle. Les Pères de l'époque, Ammien Marcellin, Salvien, nous en font un tableau assez lamentable. Écoutons Salvien, un respectable prêtre et écrivain de l'époque (390-484) :

“Vous Romains, chrétiens et catholiques, vous fraudez vos frères, vous opprimez les pauvres, vous dissipez votre vie dans les spectacles impurs et païens de l'amphithéâtre, vous pataugez dans l'impureté et l'ivresse. Les barbares, de leur côté, tout païens et hérétiques qu'ils soient, et féroces contre nous, sont justes et honnêtes dans leurs rapports l'un avec l'autre. Les hommes d'une même tribu et suivant un même roi, s'aiment l'un l'autre d'une affection véritable. Les impuretés du théâtre sont inconnues parmi eux. Plusieurs de leurs tribus sont exemptes d'ivrognerie, et partout, sauf chez les Alains et les Huns, la chasteté est la règle.

“Aucune de ces tribus n'est entièrement vicieuse. S'ils ont leurs vices, ils ont aussi leurs vertus, claires, nettes et précises. Tandis que vous, mes bien-aimés provinciaux, vous êtes foncièrement mauvais.



Copyright, Boston Photo News Co.

L'OBÉLISQUE DE THÉODOSE ET LA MOSQUÉE DE SAINTE SOPHIE A
CONSTANTINOPLE

Vos vies, depuis le berceau à la tombe, sont un tissu de pourriture et de corruption, et tout cela malgré le fait que vous avez les Saintes Écritures entre vos mains."

Salvien sentait que la colère de Dieu, provoquée, devait éclater sur le monde. Un orage grondait sourdement dans le lointain. Des déserts de la Tartarie et des forêts de la Germanie, avançait silencieusement vers l'occident "l'innombrable armée des nations que le Tout-Puissant rassemblait," "convoquées," selon l'expression de Chateaubriand, "à la destruction de l'empire romain comme à un banquet."

Soudain, l'orage éclate, un orage "de grêle et de feu mêlés de sang," qui doit "brûler le tiers de la terre et... des arbres." Les Visigoths, effrayés par l'approche des Huns, abandonnent leurs foyers et se réfugient dans l'empire romain au nord et au sud du Danube. Maltraités et exploités par les officiers romains, ils parcourent pendant quatre ans, "le fer et la flamme à la main," dit Vulliet, toutes les provinces qui s'étendent entre la Mer Noire et l'Adriatique. En 400, Alaric se jette sur l'Italie; Milan, la vallée du Pô et la Toscane sont ravagés. En 408, il marche sur Rome. Un ermite lui barre le chemin et l'avertit que le ciel venge les malheurs de la terre: "Je ne puis m'arrêter, dit Alaric, quelqu'un me presse et me pousse à saccager Rome." En 410, il y retourne et livre la ville éternelle au pillage de ses Goths. Dans le nord, le 3 décembre 406, des hordes immenses de Burgondes, de Vandales, de Suèves, de Gépides et d'Alains avaient "traversé le Rhin sur la glace," et s'étaient répandus comme un torrent dévastateur dans les Gaules. Tout y était en paix.

Partout on voyait de belles résidences, des fermes florissantes, de riches troupeaux. Hélas ! ce tableau fut bientôt changé en scènes de désolation. Strasbourg, Reims, Tournay, Arras, Amiens, furent réduites en ruines. L'empereur Honorius ayant cédé la Gaule et l'Espagne aux Visigoths, ils s'y installèrent avec Bordeaux et Barcelone comme capitales. De leur côté, les Suèves, les Vandales et les Alains, traversant les Pyrénées, ravagèrent l'Espagne et la réduisirent en déserts, au point que les bêtes féroces se multiplièrent et que les gens se mangèrent les uns les autres.

La première Trompette avait sonné.

III

Quand sonne la deuxième Trompette de Dieu, c'est comme si "une sorte de grande montagne toute en feu" était "jetée dans la mer," y faisant périr "le tiers des créatures marines" et "le tiers des navires."

Les Vandales "passèrent en Afrique, avouant céder moins à leur volonté qu'à une impulsion irrésistible." Ils firent la conquête des sept provinces qui vont de Tanger à Tripolis, et où ils trouvèrent les chrétiens plongés dans une immoralité effrénée. Genseric, ayant pris Carthage pour capitale, en fit le siège d'un empire maritime, d'où il menaça le monde. Tyran de la mer, durant quarante ans il ravagea les côtes de la Méditerranée, pilla Rome durant quinze jours, en 455, et anéantit deux fois la flotte romaine. "Genseric . . . paraissait grand, parce qu'il était monté sur des débris. Dans une de ses expéditions maritimes, tout était prêt, lui-même embarqué; où allait-

il ? il ne le savait pas. "Maître, lui dit le pilote, à quels peuples veux-tu porter la guerre?" — "A ceux-là, répond le vieux Vandale, contre qui Dieu est irrité."

La deuxième Trompette avait sonné.

Quand la troisième Trompette sonne, "on voit tomber du ciel une grande étoile, ardente comme une torche, . . . sur le tiers des fleuves et sur les sources des eaux, . . . et beaucoup d'hommes moururent." Une nouvelle invasion, rapide comme un météore et amère comme de l'absinthe, fond sur les grands bassins de l'Europe centrale et occidentale. Ce sont Attila et ses Huns qui, menaçant Constantinople, en 447, envahissent, en 450, le Haut-Rhin et la Gaule, semant la désolation dans les belles et riches plaines qu'arrosent le Danube, le Rhin, la Moselle, la Loire et le Pô. L'immense armée d'Attila se répand jusqu'à l'Atlantique, pillant et détruisant tout sur son passage. Après Bâle, Colmar, Strasbourg, Worms, c'est Besançon, Metz, Auxerre, Reims, Langres, Toul, Laon, Arras, qui sont réduites en ruines. Salvien vit des cités remplies de cadavres. Les femmes mangèrent leurs propres enfants. On ne voyait plus guère que des chiens et des oiseaux de proie se repaissant de corps putréfiés. Attila s'appelait lui-même "le fléau de Dieu," et disait que l'herbe ne poussait plus là où son cheval avait passé.

La troisième Trompette avait sonné.

Quand sonne la quatrième Trompette, il semble que "le jour perd un tiers de sa clarté et la nuit de même." Un orbe immense s'éteint dans le firmament politique. L'empire d'Occident, incapable de résister plus longtemps à des assauts si violents, titube et

s'effondre. De 458 à 476, période "qui comprend, dit Sismondi, les dernières convulsions de l'empire," le trône de Rome est successivement occupé par huit empereurs, tour à tour choisis et renversés par l'armée, c'est-à-dire par des mercenaires barbares qui faisaient un jouet de la dignité impériale avant d'y mettre fin pour toujours. Un jeune enfant, le fils d'un Suève, Romulus Augustule, dernier empereur romain, fut déposé par Odoacre en 476.

La quatrième Trompette avait sonné.

IV

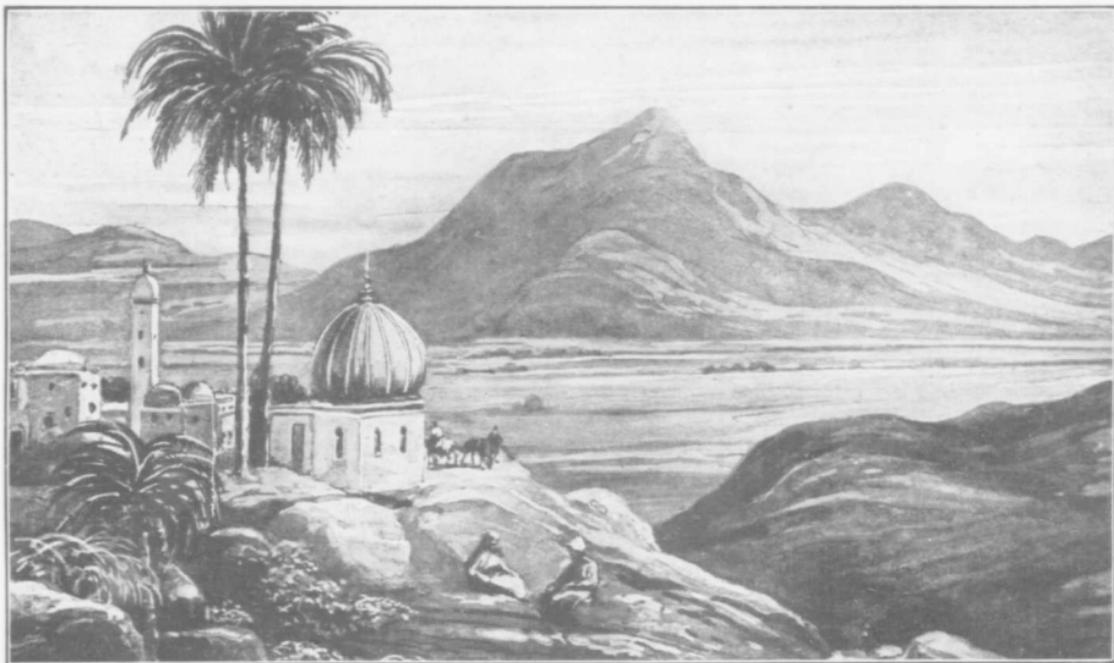
Ainsi s'achève la première partie de "la plus importante, la plus universelle et la plus longue des convulsions auxquelles le genre humain ait été exposé," convulsion qui "a pris les hommes au point le plus élevé de perfectionnement auquel ils fussent encore parvenus... et les a précipités, par des accès redoublés et toujours plus effrayants, dans la plus complète barbarie... L'empire romain, qui couvrait alors tout ce qu'on croyait la terre habitable, fut envahi par tous les peuples barbares qui l'entouraient, ravagé, dépeuplé, mis en pièces... Les calamités éprouvées par l'espèce humaine à cette époque, passent, pour l'étendue des ravages, pour le nombre des victimes, pour l'intensité des souffrances, tout ce qu'aucun autre siècle peut présenter de malheurs à notre imagination effrayée. On n'ose calculer les millions et les millions d'hommes qui périrent avant de compléter la chute de l'empire romain." (Sismondi, *Chute de l'empire romain*, Tome I, i, ii, 27.)

La deuxième phase de cette grande convulsion

politique est embrassée dans la cinquième et la sixième Trompette, c'est-à-dire dans les châtiments que Dieu dispensa à la chrétienté orientale par l'intermédiaire des Arabes et des Turcs, aux VII^{me} et VIII^{me} siècles, et du XV^{me} au XIX^{me}. L'Eglise d'Orient avait rapidement et profondément dégénéré. Comme en occident, le vice et la cupidité avaient altéré le caractère de populations autrefois illustrées par les plus beaux fruits de l'Évangile et par les héroïques travaux des apôtres. La mondanité avait envahi les esprits; l'esprit de secte et les haines religieuses avaient étouffé la charité; les peuples, corrompus par l'exemple de leurs souverains, avaient perdu l'empreinte laissée par la morale de Jésus-Christ. "Une cour lettrée, superstitieuse et vile," dit Villemain, un peuple ingénieux et dégradé, un reste de goût des arts, sans génie, les âmes abaissées par le pouvoir absolu... tel est l'état que présente en ce temps l'Eglise grecque."

Le moment était arrivé où la cinquième Trompette, appelée le premier "malheur," devait sonner. Le prophète la voit sous l'image d'une épaisse fumée qui emplît l'atmosphère et obscurcit la lumière du soleil. "De cette fumée, dit-il, s'échappèrent sur la terre des sauterelles" qui "ressemblaient à des chevaux préparés pour le combat... Elles avaient comme des cuirasses de fer... Un bruit de chars à plusieurs chevaux qui courent au combat. Elles ont... le pouvoir de faire du mal aux hommes durant cinq mois... En ces jours-là, les hommes chercheront la mort et ils ne la trouveront pas."

Sous ce symbolisme de la prophétie apocalyptique, les commentateurs ont reconnu la grande invasion



LA VALLÉE DE JOSAPHAT ET LA MONTAGNE DE MÉGUIDO (ARMAGÉDON)

arabe au VII^{me} siècle de notre ère. On sait qu'elle dut son origine à une nouvelle religion — le Mahométisme — qui, comme une *fumée* étouffante, éclipsa sur toute une partie de la terre la religion pure du "Soleil de justice." En effet, ce fut la religion de Mahomet qui fanatisa les Arabes et leur mit les armes à la main. Ce fut au nom d'Allah que les hordes musulmanes s'élancèrent à la conquête du monde. Mahomet ne leur avait-il pas dit: "Achevez mon œuvre, étendez partout l'empire de l'Islam. La terre appartient à Dieu, il vous la donne!"

Ce fut vers 630 que la grande invasion commença par la conquête de l'Arabie sous Aboubèkre, beau-père de Mahomet. Omar, son beau-fils, conquiert Jérusalem, la Syrie et la Perse. En 638, l'Egypte était conquise. En dix ans, Omar avait pris 36,000 villes, détruit 4,000 églises chrétiennes et construit 1,200 mosquées. En 698, Hassan prit Carthage et le littoral: 300,000 chrétiens captifs furent envoyés comme esclaves en Asie, 466 évêchés furent abolis. En 711, Tarik passa en Espagne, prit Xerxès, Tolède, traversa les Pyrénées et pénétra en France jusqu'à Besançon. Heureusement, en 732, l'invasion est refoulée par l'écrasante défaite de Poitiers sous Charles-Martel. "En 100 ans," dit Duruy (de 632 à 732), "les Arabes s'étaient étendus comme un géant qui ouvre les bras, de l'Indus aux Pyrénées. . . Dix-sept à dix-huit cents lieues de long! Aucun empire de l'antiquité n'avait atteint une si grande étendue."

La prophétie dit que l'invasion durerait cinq mois, ou 150 jours prophétiques valant chacun un an (Ezé. 4: 5, 6), soit 150 ans. De 612, commencement de la carrière publique de Mahomet, à 762, date de

la fondation de Bagdad, la *Cité de Paix*, — qui marque la fin des invasions et le commencement du démembrement de l'empire, — il y a juste 150 ans!

Presque tout avait plié devant le croissant de Mahomet. Les chrétiens, dit Lavallée, dans son *Histoire de Turquie*, "dès la première sommation, accueillirent les musulmans en libérateurs, s'empressèrent d'embrasser la religion nouvelle et d'étouffer leurs discordes dans une commune apostasie." Qu'on songe à ces nombreux royaumes de chrétiens soudain conquis par les Arabes ! à ces populations non seulement trop peu chrétiennes pour mourir pour leur foi, mais trop indifférentes pour la conserver en payant le tribut, se courbant devant le crédo de Mahomet, échangeant Pâques pour le Ramadan, le dimanche pour le vendredi, l'Évangile pour le Coran ! Pour ceux qui conservaient quelque attachement pour leur foi, c'était un tourment bien propre à faire désirer la mort. Hélas ! la sixième Trompette, qui vient, ne leur laissera pas même le loisir de la souhaiter.

VI

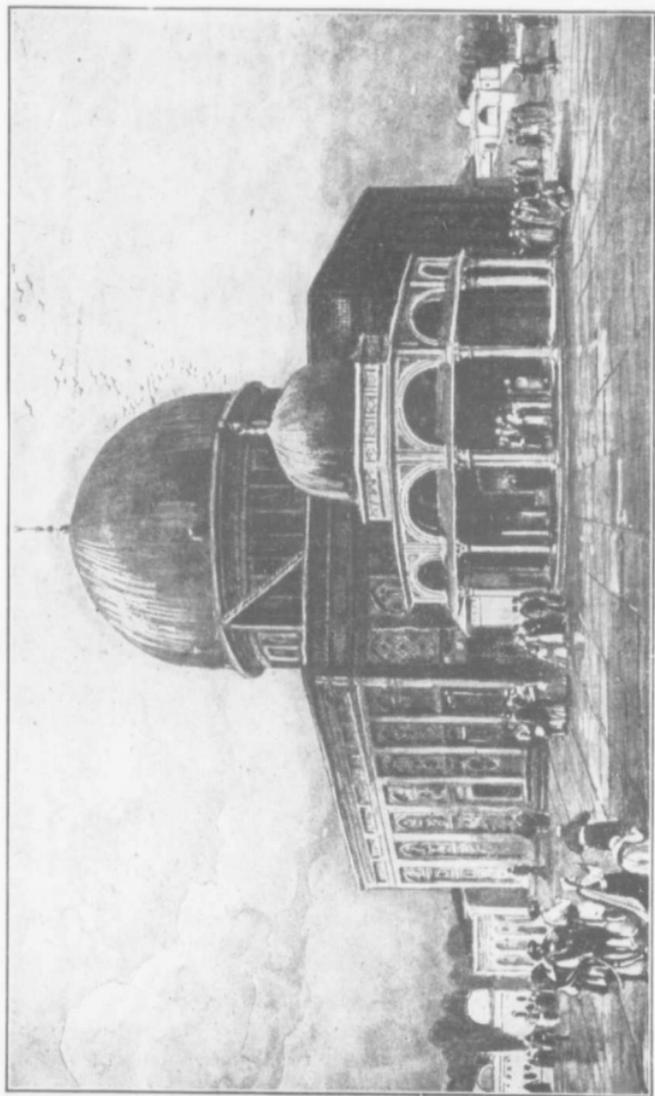
La sixième Trompette ou le deuxième "malheur" nous place sur les bords de l'Euphrate: quatre messagers de mort y sont enchaînés, n'attendant que le moment de prendre leur vol pour aller semer partout la désolation et le carnage. Le Ciel les "délie" "pour l'heure, le jour, le mois et l'année, afin de tuer la troisième partie des hommes. Et le nombre des troupes de cavalerie était deux myriades de myriades."

Ici encore on est d'accord à reconnaître l'apparition de la longue et cruelle domination turque sur l'Europe

orientale et le Levant, y compris sur les lieux illustrés par la vie de Notre Seigneur et par les travaux des apôtres. Il ne s'agit plus simplement de "tourmenter" les hommes, comme sous la trompette précédente, mais de les "tuer"; pas de cent cinquante ans seulement, mais de trois cent quatre-vingt-onze ans ! (Un jour, un mois et un an, soit $1+30+360=391$ jours prophétiques, qui valent chacun un an littéral, selon la règle biblique. Le mois biblique a 30 jours et l'année biblique 360.)

Comme toujours, l'approche d'une grande invasion correspondait à un fléchissement de l'état moral des populations. Les pays orientaux qui avaient échappé à la domination musulmane au XV^{me} siècle, avaient subi — comme les autres — l'influence débilite de l'apostasie morale. "L'empire grec était tombé au dernier degré de l'abaissement," dit la Jonquière (*Histoire de l'empire Ottoman*); la décadence était profonde et irrémédiable; le Bas-Empire n'était plus qu'un nom; sa puissance qu'une ombre, et le César de Bysance qu'un vrai fantôme, régna sur des populations énervées et abruties, *plebs ad servitum parata*...

"Il est des princes qui font rougir de la royauté, a dit Chateaubriand; jamais parole ne fut plus vraie que pour ces bâtards du peuple-roi, qui déshonoraient le christianisme et qui n'avaient conservé de Rome et de la Grèce que des vices sans nom et des monstruosité morales. Et cependant, ces princes qui ne savaient pas régner, qui ne savaient pas mourir, dont la ruse, la corruption et la bassesse formaient la politique, dont la trahison et l'assassinat composaient les moyens de défense, ces princes s'intitulaient:



LA MOSQUÉE D'OMAR A JÉRUSALEM, BÂTIE SUR LE SITE DU TEMPLE DE SALOMON

empereurs d'Orient et leur orgueil n'avait d'égal que leur lâcheté."

O douleur ! les Turcs approchaient : ou plutôt, ils étaient là depuis plus d'un siècle, enveloppant de tous côtés Constantinople, et n'attendant, pour s'en emparer et pour menacer la Hongrie, Vienne, la Pologne, la Bessarabie, l'Arménie, que le signal divin qui devait les "délivrer." L'heure fatale finit par sonner, et le 29 mai 1453, Constantinople, quoique héroïquement défendue par son dernier empereur, Constantin XII, fut prise d'assaut par Mahomet II et livrée à un horrible pillage. 60,000 prisonniers furent vendus. L'église de Ste-Sophie fut changée en mosquée. L'antique capitale des empereurs d'Orient devint la résidence impériale des successeurs de Mahomet.

A l'ouïe de la chute de Constantinople, l'Occident trembla. Les Turcs portèrent leurs armes jusque sous les murs de Vienne (1530). L'Arabie, le Kurdistan, la Mésopotamie et l'Egypte tombèrent sous la puissance des Sultans. Elle atteignit son apogée durant les XV^{me} et XVI^{me} siècles, sous Sélim I^{er} et Soliman-le-Magnifique, qui traitaient d'égal à égal avec Charles-Quint et François I^{er}.

On a vu que, par le décret divin, les nouveaux désolateurs avaient mission de "tuer." Ils n'y manquèrent pas. Les Turcs "n'étaient conduits dans leurs expéditions ni par la gloire, ni par l'honneur, mais par l'amour de la destruction et du pillage." Ce portrait des Turcs ne fait que se justifier et s'accroître au cours des siècles. A partir de la prise de Constantinople, en 1453, "le sac le plus cruel dont l'histoire fasse mention," toute l'histoire de leurs con-

quêtes jusqu'au XIX^{me} siècle, pendant 400 ans, est une suite lugubre de ravages, d'éternelles déprédations et de massacres. Le sang coule à torrents en Bulgarie, en Serbie, en Hongrie, en Autriche, et sur les côtes de la Méditerranée. L'histoire parle de tueries, d'épouvantables hécatombes de chair humaine offerte en holocauste au prophète. Les Turcs eux-mêmes se vantent de saccager tous les pays et d'anéantir tous leurs ennemis. Le massacre d'une garnison entière, celui de 4,000 prisonniers, 5,000 nez coupés et envoyés à Constantinople, un pays changé en désert et agonisant dans le sang, une île de 100,000 habitants réduite à 900: voilà les faits coutumiers de leurs victoires.

Et néanmoins, dit le voyant de l'Apocalypse, "les autres hommes qui ne furent pas tués par ces fléaux, ne se repentirent pas non plus des œuvres de leurs mains, pour ne plus adorer les démons et les idoles d'or, d'argent, d'airain, de pierre et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher; et ils ne se repentirent ni de leurs meurtres, ni de leurs enchantements, ni de leur impudicité, ni de leurs vols." (Versets 20, 21.)

Peu à peu, cependant, la décadence commence. Au cours du XIX^{me} siècle, l'empire Ottoman s'effondre littéralement sous la pression d'une profonde anarchie intérieure, de la révolte des populations conquises, d'une grave sécession de la part du vice-roi d'Égypte, Méhémet Ali Pacha, et de l'hostilité de la Russie. A partir de ce moment, toutes les grandes puissances s'intéressent à la succession de "l'Homme malade." Le congrès de Londres, en

1840, le prend même sous sa protection et garantit son "intégrité." *La Question d'Orient est ouverte.*

En passant, notons que depuis la prise de Constantinople, de 1453 à 1840, il s'écoule 387 ans. Et la prophétie avait dit 391 ans. C'est que, en 1449, quatre ans avant la chute de Byzance et juste 391 ans avant le congrès de Londres, en 1840, avait eu lieu l'élection du dernier empereur d'Orient, Constantin XII. Or ce prince avait cru nécessaire d'envoyer une ambassade au Sultan pour lui demander la permission de monter sur le trône. Elle lui fut gracieusement accordée, mais cette demande sonna le glas funèbre de l'empire grec; ce fut la capitulation de l'antique Byzance signée à l'avance par son héroïque défenseur. Ainsi la date prophétique de l'Apocalypse annonçant la durée de la suprématie turque s'était accomplie à la lettre !

A partir de ce moment, la sixième Trompette était close. La septième pouvait sonner d'un moment à l'autre. Les avant-coureurs du règne de la paix universelle avaient paru et disparu. C'étaient six terribles invasions, qui ont rempli tout le moyen âge et tous les temps modernes de leur épouvante. Chacune, à son tour, en ravageant l'Europe, lui a crié: "Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu; le jour du jugement et de la justice approche !" Et maintenant, écoutez ce que dit le septième ange:

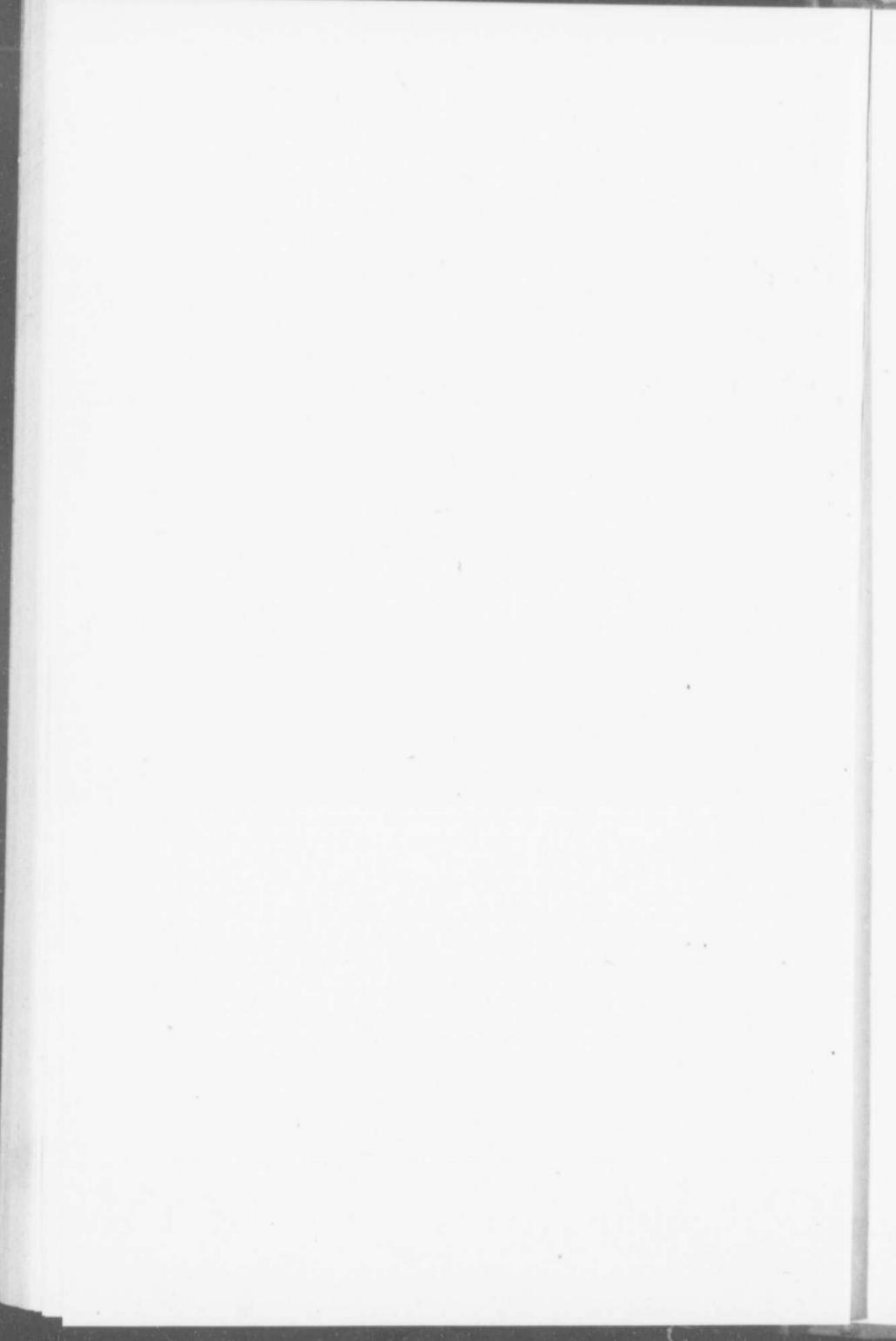
Verset 14. — "Le second "malheur" est passé; voici que le troisième "malheur" vient BIENTÔT."

Or, qu'est-ce que ce "troisième malheur" ou cette septième Trompette? Est-ce l'invasion teutonne? Est-ce l'invasion jaune? Ecoutez encore:

Verset 15. — "Et le septième ange sonna de la

Trompette, et l'on entendit dans le ciel des voix fortes qui disaient: "L'EMPIRE DU MONDE A "PASSÉ À NOTRE SEIGNEUR ET À SON "CHRIST, ET IL RÉGNERA AUX SIÈCLES DES SIÈCLES."

Vous l'avez entendu : depuis 1840, le deuxième "malheur" est passé, et depuis cette date, par conséquent, le troisième "malheur" vient BIENTÔT ! Donc le défilé séculaire et tragique des avant-coureurs est terminé, et le règne définitif est à la porte !



CHAPITRE VII

L'univers en paix

I

L'installation du règne éternel de la justice et de la paix sur notre globe est accompagnée d'une transformation extraordinaire: cosmique, géographique et physique, mais non morale. Le changement moral, la préparation morale est dans le passé: c'est l'œuvre du plan du salut ou de la rédemption qui se poursuit depuis que le péché est entré dans le monde. Aussi quand sonne la septième Trompette, les sujets du "royaume," les "saints du Souverain" sont tous comptés et purifiés; le chiffre mystérieux, que Dieu seul connaît, est atteint. Il ne reste plus qu'à "rendre à chacun selon ses œuvres" — et à préparer la demeure permanente des rachetés.

Cette heure tragique, effroyable où Dieu viendra punir le monde pour sa méchanceté, a fait le sujet de mainte vision prophétique. Isaïe en parle longuement dans ses sublimes poèmes:

Voici que le jour de Jéhovah est venu,
Jour cruel, de fureur et d'ardente colère.
Pour réduire la terre en désert,
Et en exterminer les pécheurs.

.....

Je punirai le monde pour sa malice
 Et les méchants pour leur iniquité...
 C'est pourquoi toute main sera défaillante,
 Et tout cœur d'homme se fondra.
 (Isaïe 13: 7-11.)

Le "jour de Jéhovah" se confond avec la septième Trompette, c'est-à-dire avec la récompense des justes et le châtiment des méchants. Le moment de la justice éternelle a sonné. Des voix célestes le proclament avec ravissement (Apoc. 11: 17, 18):

Verset 17. — "Nous vous rendons grâces, Seigneur Dieu tout-puissant, qui êtes et qui étiez, de ce que vous vous êtes revêtu de votre grande puissance et que vous réglez.

Verset 18. — "LES NATIONS SE SONT IRRITÉES et votre colère est venue..."

Cette "irritation" des nations vient après 1840, date qui, on l'a vu, clôt la sixième Trompette. Elle succède à l'intermède de "la paix armée" qui va de 1870 à 1914, et que la prophétie place entre le sixième et le septième sceau. Durant cet intermède, "quatre anges... retiennent les quatre vents de la terre (les vents de la guerre), afin qu'aucun vent ne souffle, ni sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre." Cet intermède terminé, les anges lâchent les vents de la guerre longtemps comprimés, et "l'irritation" des peuples éclate avec furie "aux quatre coins de la terre." (Apoc. 7: 1.) C'est apparemment la guerre de 1914-1917, premier accomplissement de la prophétie de Joël:

Publiez ceci parmi les nations: Préparez la guerre !
 Faites lever les hommes vaillants !



LE REGARD DE LA FOI. MOÏSE CONTEMPLANT LA TERRE PROMISE

Qu'ils viennent, qu'ils marchent,
 Tous les hommes de guerre !
 De vos socs forgez des épées
 Et de vos serpes des lances,
 Que le faible dise: "Je suis un brave !"
 Hâtez-vous et venez, vous toutes, nations d'alentour,
 Et rassemblez-vous.
 O Jéhovah, faites descendre là vos braves !
 Que les nations se lèvent
 Et qu'elles montent à la vallée de Josaphat;
 Car c'est là que je siègerai pour juger
 Toutes les nations d'alentour."
 (Joël 3: 9-12.)

Mais la "colère" de Dieu éclate à son tour:

Verset 18. — "Les nations se sont irritées, **ET VOTRE COLERE EST VENUE**, ainsi que le moment de juger les morts, de donner la récompense à vos serviteurs, aux prophètes, et aux saints, et à ceux qui craignent votre nom, petits et grands, et de perdre ceux qui perdent la terre."

Le prophète voit en ce moment paraître "dans le ciel un autre signe grand et étonnant: sept anges qui tenaient en main sept plaies, les dernières, car c'est par elles que doit se consommer la **COLERE DE DIEU.**" (Apoc. 15: 1.) Et les sept anges versent sur la terre les sept fléaux: les hommes sont frappés d'ulcères, puis les eaux de la mer et les eaux fluviales sont changées en sang; une chaleur brûlante tourmente les hommes; des ténèbres enveloppent le trône de la bête; la guerre d'Armagedon éclate, et enfin a lieu l'effondrement du monde.

Arrêtons-nous un instant sur la sixième plaie (Apoc. ch. 16):

Verset 12. — "Puis le sixième (ange) répandit sa

coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate, et les eaux en furent desséchées, afin de livrer passage aux rois venant de l'Orient.

Verset 13. — "Et je vis sortir de la bouche du dragon, et de la bouche de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits impurs, semblables à des grenouilles.

Verset 14. — "Car ce sont des esprits de démons qui font des prodiges, et ils vont vers les rois de toute la terre, afin de les rassembler pour le combat du grand jour du Dieu tout-puissant.

Verset 15. — "Voici que je viens comme un voleur. Heureux celui qui veille et qui garde ses vêtements, pour ne pas aller nu et ne pas laisser voir sa honte !

Verset 16. — "Et ils les rassemblèrent dans le lieu appelé en hébreu Armagédon."

Il est généralement admis parmi les interprètes que "le grand fleuve de l'Euphrate" désigne l'empire turc, et que le "dessèchement" de ses eaux annonce la disparition de cet Etat moribond sous l'attaque soudaine de quelque puissant voisin (peut-être la Russie). A ce moment-là a lieu une répétition de ce qu'avait prédit le prophète Joël et de ce qui a lieu aujourd'hui. On verra "les rois de toute la terre" se "rassembler pour le combat du grand jour du Dieu tout-puissant." A cette nouvelle guerre mondiale doivent participer spécialement les "rois venant de l'Orient," la Chine et le Japon, avec des armées innombrables. Elle éclate tout à coup avec violence en dépit de tous les traités d'arbitrage et malgré la "Fédération universelle pour la Paix imposée." Pas un peuple n'y échappe, cette fois, mais aussi c'est la dernière guerre. C'est le triomphe du militarisme et c'en est la fin.

C'est le dernier mot de la civilisation sous le règne de Satan et de ses démons, mais c'est le signal du règne de Jésus-Christ. Dieu lui-même va maintenant parler, et sa voix ébranle les cieus et la terre.

Verset 17. — "Puis le septième (ange) répandit sa coupe dans l'air; et il sortit du sanctuaire une grande voix venant du trône, qui disait: "C'en est fait!"

Verset 18. — "Et il y eut *des éclairs, des voix, des tonnerres, et un grand tremblement*, tel que jamais, depuis que l'homme est sur la terre, il n'y eut tremblement de terre aussi grand.

Verset 19. — "... Et les villes des nations s'écroulèrent, et Dieu se souvint de Babylone la grande, pour lui faire boire la coupe du vin de son ardente COLERE.

Verset 20. — "Toutes les îles s'enfuirent, et l'on ne retrouva plus de montagnes.

Verset 21. — "Et des grêlons énormes, pouvant peser un talent (42 kilogrammes) tombèrent du ciel sur les hommes; et les hommes blasphémèrent Dieu à cause du *fléau de la grêle*, parce que ce fléau était très grand."

Ces événements de la septième Coupe correspondent exactement avec la fin de la septième Trompette: "Et le sanctuaire de Dieu dans le ciel fut ouvert et l'arche de son alliance apparut dans son sanctuaire. Et il y eut *des éclairs, des bruits, des tonnerres, un tremblement de terre et une grosse grêle.*" (Apoc. 11: 19.)

Maudite trois fois, bouleversée au déluge, notre terre est réduite à l'état de chaos par le tremblement de terre final. Mais c'est pour ressortir du chaos transformée en un paradis. En effet, elle a été jadis



QUAND JÉSUS-CHRIST ÉTABLIRA LA PAIX SUR LA TERRE

promise à Abraham, le père des croyants, en possession éternelle; promise ensuite, dans le cinquième commandement, à ceux qui honorent père et mère; et enfin promise par notre Seigneur aux débonnaires. (Gen. 17: 4-8; Exode 20: 12; S. Matt. 5: 4.)

II

L'établissement du règne de Jésus-Christ sur notre globe comporte une série d'événements et de phases qu'il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage d'examiner en détail. Parmi ces événements, il faut noter: 1. L'époque des dernières plaies, à partir de laquelle le salut ou la perte de tout être humain est décidée, et durant laquelle a lieu la guerre finale en Armagédon. 2. L'apparition de Jésus-Christ accompagné de tous les anges du ciel, le bouleversement du globe et la mort violente de tous les pécheurs qui l'habitent à ce moment. 3. La résurrection de tous les justes morts depuis le commencement du monde et leur ascension à la rencontre du Seigneur, accompagnés de tous les justes vivants sur la terre à ce moment. 4. La terre, affreusement déchirée et veuve de ses habitants, devient la demeure de Satan et de ses anges pendant mille ans. 5. Durant ce temps, les justes participent, au ciel, au jugement des injustes. 6. A la fin des mille ans, la Nouvelle Jérusalem descend du ciel sur la terre, et les impénitents ressuscitent pour recevoir leur châtement. Séduits une dernière fois par Satan, leur multitude investit la sainte cité; mais en ce moment le feu du ciel descend, et ils sont enveloppés dans une immense nappe de flammes qui dévorent le monde entier. 7. Des

cesdres de notre vieille terre émerge une "Terre Nouvelle où la justice habitera," car elle est donnée aux justes en possession perpétuelle.

Les prophètes décrivent longuement ces scènes grandioses; ils nous parlent du temps où "le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit," mais qui "brisera et anéantira tous ces royaumes-là," "car le courroux de Jéhovah est sur toutes les nations... il les a vouées à l'extermination," "pour cribler les nations," "toutes les nations qui oublient Dieu," "avec le crible de la destruction." Le chantre d'Israël, en y pensant, s'écriait:

Je chanterai ton nom, ô Très-Haut

.....
Car tu as pris en main mon droit et ma cause,
Tu t'es assis sur ton trône en juste juge.

Tu as châtié les nations, tu as fait périr l'impie;
Tu as effacé leur nom pour toujours et à jamais.
L'ennemi est anéanti ! Des ruines pour toujours !
Des villes que tu as renversées,
Leur souvenir a disparu !

Mais Jéhovah siège à jamais,
Il a dressé son trône pour le jugement.
Il juge le monde avec justice,
Il juge les peuples avec droiture.

(Dan. 2: 44; Isa. 34: 2; 30: 28; Psa. 9: 18, 3-9.)

Le jour vient où "l'empire du monde (passera) à notre Seigneur et à son Christ, et (où) il règnera aux siècles des siècles." "Le Seigneur lui donnera le trône de David, son père; il règnera éternellement sur la maison de Jacob (les vrais croyants), et son règne

n'aura point de fin." C'est alors que "l'empire (sera) posé sur ses épaules, (qu'on le nommera) Prince de paix: pour étendre l'empire et donner une paix sans fin... à sa royauté, pour l'établir et l'affermir par le droit et la justice, dès maintenant et à toujours." C'est alors que "les Saints du Très-Haut recevront le royaume... pour une éternité d'éternités." (S. Matt. 13; Apoc. 11: 15; S. Luc. 1: 32; Isa. 9: 5, 6; Dan. 7: 18.)

Sous ce glorieux règne, dit le prophète Isaïe,

... Un roi règnera selon la justice.

.....
 Alors la droiture habitera dans le désert,
 Et la justice s'établira dans le verger;
 Et le produit de la justice sera la paix,
 Et le fruit de la justice le repos et la sécurité pour jamais.
 Mon peuple habitera dans un séjour de paix,
 Dans des habitations sûres, dans des demeures tranquilles.

.....
 On ne fera point de mal et on ne causera point de dommage
 Sur toute ma montagne sainte;
 Car la terre sera remplie de la connaissance de Jéhovah,
 Comme le fonds des mers par les eaux qui le couvrent.

(Isa. 32: 16-18; 11: 9.)

Ce ne sera pas le paradis pacifiste, ni le paradis socialiste, ni celui du riche, ni celui de l'ambitieux. Ce sera le Paradis de ceux qui ont "combattu le bon combat de la foi," de ceux qui ont "vaincu" le péché, de ceux qui sont restés "fidèles jusqu'à la mort," de ceux qui ont "craint Dieu et gardé ses commandements," de ceux qui ont "lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau," — des pacifiques, des humbles, des doux, des purs, des persécutés pour la justice.

Inutile de dire qu'on n'y parlera plus de guerres, ni de fléaux, ni de maladies quelconques. La race humaine retrouvera ses facultés physiques, intellectuelles et morales au point même où elles étaient lors de l'entrée du péché dans le monde. Plus de tribunaux, de prisons, d'hôpitaux, de cimetières. Plus d'infirmités, d'imperfections ni de macules dans les corps ou sur les visages. La jeunesse éternelle et la beauté idéale dans l'infinie variété, tel sera le partage de la nouvelle humanité.

Plus de glèbe ni de travail obligatoire pour personne. Plus d'usines, de fabriques, d'ateliers, de logements malsains, privés d'air et de lumière. Plus de pauvres ni de parias: chacun habitera sa maison et son lot de terre, et s'abritera en repos sous sa vigne et sous son figuier. Les prairies et les vergers, perpétuellement en fleurs et perpétuellement chargés de fruits, alterneront agréablement avec les forêts et les bosquets, ainsi qu'avec les lacs et les rivières aux eaux bleues et cristallines; tandis que la faune la plus rare et la plus riche, comme des oiseaux l'éclatant plumage et les douces mélodies rehausseront d'un charme infini les beautés innombrables de la Terre Nouvelle. D'ailleurs, plus d'hivers rigoureux, car notre monde aura recouvré l'éternel printemps dont il jouissait à l'origine et dont la géologie a laissé quelques traces.

Les loisirs des rachetés ne seront pas faits d'oisiveté contemplative. Chacun les emploiera, selon ses goûts et ses facultés, à l'étude de l'œuvre de Dieu ou à quelque entreprise personnelle ou collective ayant pour but le bien-être général. Tous les arts auront leurs virtuoses et leurs artistes; toutes les branches

du savoir, leurs chercheurs et leurs savants; toutes les vertus, toutes les perfections, leurs héros et leurs phénix. D'orgueils, de vanités, de jalousies et d'envies, pas plus de trace que de nuages dans le firmament dont la pureté sera éternelle.

Enfin, des relations sociales et familiales d'une douceur exquise s'établiront entre les diverses nations et les diverses familles de la terre, embrasseront les hommes de tous les siècles et de toutes les époques, et fourniront aux besoins des cœurs et des intelligences un aliment infini et toujours nouveau.

Tel est le règne à l'établissement duquel tout le Ciel travaille sans relâche, et que le Fils de Dieu — après l'avoir rendu possible par son inénarrable sacrifice — viendra bientôt inaugurer à la place des royaumes de l'injustice et de l'iniquité. Dans cette patrie nouvelle, Dieu vous invite, ami lecteur, qui que vous soyez, à prendre place. Tandis que sa voix frappe votre oreille, et que son souffle réchauffe votre cœur, ne refusez point. Quand vous le voudrez, un jour, il pourrait être trop tard.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Chap. I. — UN RÊVE A BERLIN EN JANVIER 1914....	3
Chap. II. — LES PRÉLUDES DE LA GUERRE DE 1914-1917.....	13
Chap. III. — MILITARISME ET CHRISTIANISME.....	33
Chap. IV. — LE PACIFISME ET LA PAIX.....	47
Chap. V. — LE CHRISTIANISME A-T-IL FAIT FAILLITE ?	67
Chap. VI. — LES AVANT-COUREURS DE LA GUERRE FINALE.....	83
Chap. VII. — L'UNIVERS EN PAIX.....	103



A LA MÊME ADRESSE

On peut se procurer :

La Crise du Monde et la Guerre actuelle

PRIX : 25 sous



S1

7525 X1 ✓